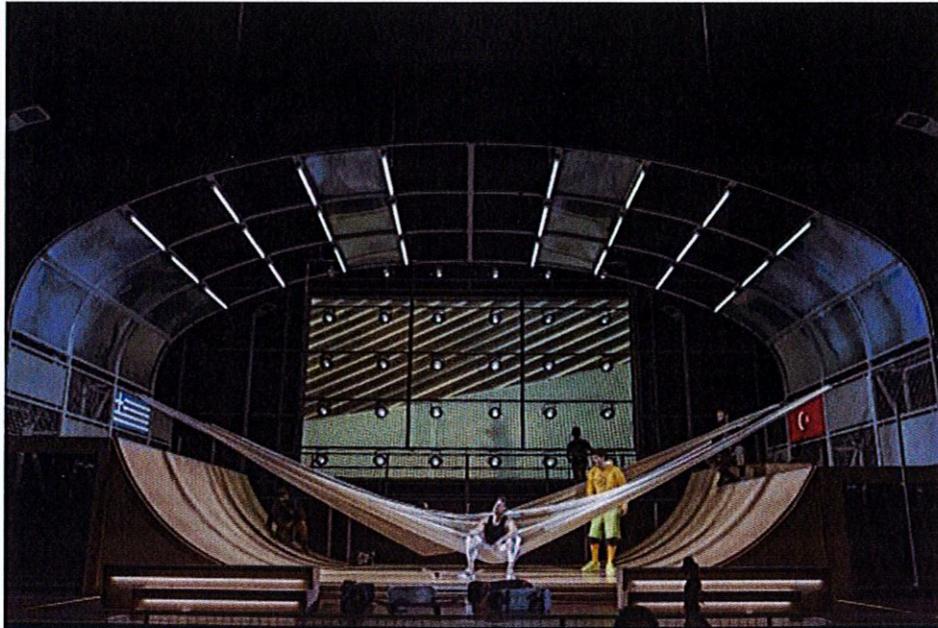


ACCUEIL > CRITIQUES > A ROUEN, SERSE TROQUE LA PERSE CONTRE UN SKATEPARK

A Rouen, Serse troque la Perse contre un skatepark

Par Anne Ibos-Augé - Publié le 13 mars 2023 à 11:37



5/12

Serse de Handel

Crédit photo: Marion Kerno

Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloeuil transposent avec un « humour » (très) décalé, tout en l'allégeant significativement, un opéra de Handel par ailleurs instrumentalement modernisé. Distribution de haut vol et jeu d'acteurs à l'avenant emportent l'adhésion du public.

Arsamene et Romilda s'aiment. Mais Serse, frère d'Arsamene et roi de Perse, aime aussi Romilda. Et Atalanta, sœur de Romilda, aime aussi Arsamene. Sans oublier que Serse a aussi une fiancée, Amastre, délaissée pour l'occasion, mais qui n'a pas dit son dernier mot. Ajoutons à ce quintette un père (Ariodate), à qui un beau mariage ne déplairait pas, un serviteur (Elviro) plus bouffon que nature, un peu de rivalité, un soupçon de jalousie, pas mal de trahison : tout est là pour composer une savoureuse histoire à rebondissements. L'opéra, qui s'éloigne du strict genre « seria » pour se mêler de farce et d'humour, signa en 1738 la fin de la collaboration de Handel avec le King's Theatre de Londres et fut un échec. Près de trois siècles plus tard, la Perse s'est muée en skatepark, l'ombre du platane n'est que reflet de lumières sur béton et les chanteurs s'accompagnent d'alter ego freestylers.

Boyaux et micro-trottoir

Modernisé – l'orchestre n'est pas « baroque », la mise en scène invite la rue et ses codes propres –, allégé – de quelques *Da capo*, de très nombreux récitatifs, de tous les chœurs –, l'opéra est supposé répondre à un double objectif : introduire le baroque au répertoire de l'orchestre de Rouen-Normandie et amener le grand public à cette musique jugée « lointaine ». Pour satisfaire au premier, les violons ont été munis de cordes en boyau et joués avec des archets « classiques », la fosse s'est vue garnie d'une trompette naturelle (hors contexte : dans l'opéra, la trompette s'ajoutait aux chœurs ici supprimés), de deux clavecins, d'un théorbe et d'un basson (baroque). Pour réaliser le second, une vidéo (**Julien Roques** et **Benjamin Juhel**) alternant slogans (« *I love skateboarding* », « *More skate, less hate* ») et saynètes de micro-trottoir au style djeune's, sous-titres français vulgarisés (au sens propre) évoquant les « copains » et le « tabassage » de l'un ou l'autre protagoniste. De leur côté, les costumes consomment le grand écart entre époques et esthétiques : pantalons baggy et sweats à capuches, mais de brocart, de satin, de paillettes et de dorures. Soit.

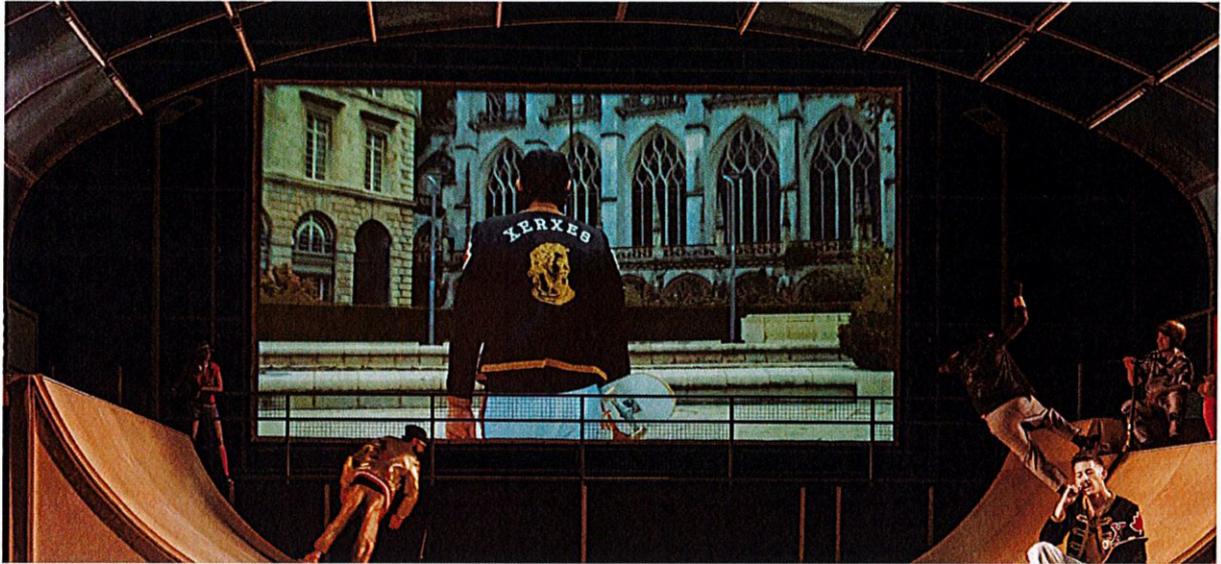
Seulement des boyaux ne font pas tout, des archets classiques sont, ici, aussi anachroniques que des modernes et on n'acquiert pas en quelques répétitions un mode de jeu idiomatique ou des réflexes de continuiste. Comme souvent, une articulation confinant parfois à la caricature et, surtout, un tempo endiablé mené par un **David Bates** tressautant plus que de raison – attention aux défauts de synchronisation –, sont supposés pallier une masse orchestrale trop dense.

Acteurs-chanteurs-riders

Entre aller-retours de trottinettes et figures au toboggan, il reste néanmoins à saluer un jeu d'acteurs-chanteurs-riders très convaincant – malgré la difficulté supplémentaire due au diapason élevé – et un gros travail d'appropriation de cette musique par un orchestre qui n'en est pas familier. Des deux contre-ténors en lice, **Jake Arditti** (Serse) est de loin le plus convaincant, osant les prises de risques et habitant à merveille d'un timbre heureusement varié son rôle de gentil-méchant-versatile. Plus alto que soprano, « effet de première » peut-être aussi, **Jakub Józef Orliński** est plus à la peine en Arsamene, aigus souvent criés et palette expressive trop uniforme, faiblesses qu'il compense par un show de BMX fort apprécié. L'agilité et le timbre homogène de **Mari Eriksmoen** font merveille en Romilda, même si la masse orchestrale couvre bien souvent sestrès beaux pianissimos. **Sophie Junker** campe une formidable et multiple traîtresse-coquette-rideuse (Atalanta) et la *dea ex machina* Amastre trouve une incarnation subtile en **Cecilia Molinari**, dont la projection reste parfaite, malgré la rage dont elle fait parfois preuve (« *Sapra delle mie offese* »). Du côté des graves, **Luigi de Donato** joue un peu mécaniquement les pères nobles et **Riccardo Novaro**, bouffe à souhait, préfigure joliment les servants-acolytes de l'opéra « classique » (truculent « *Ah ! Chi voler fiora* »). Bilan mitigé donc – salué par un public (légèrement) rajeuni – mais dont on ne peut s'empêcher de se demander jusqu'à quel point il fait le jeu de l'opéra baroque.

Serse de Handel. Rouen, Théâtre des Arts, le 10 mars. Représentations jusqu'au 14 mars

HAENDEL, Serse – Rouen



Spectacle

16 mars 2023

L'amour au skatepark

Et si la galanterie, les quiproquo amoureux, la carte du tendre que le 18e siècle parcourait précieusement n'étaient finalement que des gamineries ? Des jeux d'adolescents immatures, des luttes sans grande conséquence et qui ne trouvent dans l'objet de leur désir qu'une cristallisation aussi temporaire que puissante, ce qui n'en interdit donc pas la profonde sincérité et les maux associés ? Le parti pris de **Clarac et Deloeuil** est assez malin et permet de justifier les attermoissements d'une œuvre qui doit surtout son élan dramatique à la vivacité de sa musique et à l'enchaînement rapide des ses brefs airs, hommage tardif de Handel à l'opéra vénitien. Point d'Hellespont ce soir, mais une piste de skatepark incurvée sur laquelle tous les personnages évolueront au gré d'une direction d'acteur extrêmement précise et calée avec minutie sur la musique. Serse est le chef capricieux de cette bande, emplie de masculinité toxique et c'est à son skate qu'il adresse « Ombra mai fu », respectant parfaitement le caractère ironique de cet air (un empereur qui déclare son amour à un platane, et dont on se moque d'ailleurs immédiatement après). Arsamene enchaîne les figures de break dance, Atalanta les selfies, Romilda quitte la scène sur son fixie, Amastre ourdit sa vengeance en sabotant les roulettes du skate de son amant infidèle, et les surtitres sont adaptés (où « uccidere » devient « tabasser »). Hélas comme souvent, le texte finit par se venger : on ne comprend pas la soumission du boomer Ariodate à ce petit caïd, on doute que le mariage (autour duquel tourne tout le dernier acte) soit un tel sujet de préoccupation pour cette assemblée, et surtout, la soumission d'Arsamene à Serse, simple frère et non plus sujet, devient inexplicable. Sans compter que

certaines éléments parasitent le drame : les drapeaux grec et turc à cour et à jardin sont certes un clin d'œil au lieu de l'action, mais ils poussent à croire que deux nations s'affrontent, or il n'y a que des perses sur scène ; les vidéos documentaires tournées au skatepark de Rouen proposent un écho un peu longuet à ce que l'on comprend déjà de la scène et enfin, dommage que le bruit de roulettes parasite plusieurs ritournelles au premier acte (beaucoup de Rouennais mélomanes vivent manifestement mal la présence de skaters sur le parvis de leur opéra, ce spectacle permettra-t-il d'apaiser la cohabitation ?). Au final, cette proposition intéressante tourne trop rapidement à vide et ne fait qu'effleurer le caractère féroce comique de l'œuvre.



© Marion Kerno

Dans la fosse l'**orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie** s'applique beaucoup, sous la baguette encourageante de **David Bates**, mais respire mal cette musique. Aucun accident certes, mais les airs ne sont pas assez enlevés, le clavecin est presque inaudible, cela manque de nerf et n'offre qu'un faible écho à la voltige visuelle des skaters et autres trottriders.

Du côté des chanteurs, les bonheurs aussi sont divers. Tous jouent très bien le jeu de la mise en scène, à commencer par le Serse de **Jake Arditi** et ses faux airs de Vincent Cassel, mais si ses récitatifs sont exemplaires, il est hélas vite dépassé par la partition très hystérique que Haendel a réservée au très arrogant Caffarelli. « Se bramate » et « Crude furie » surexposent un aigu peu élégant et un ambitus réduit, tandis qu'« Ombra mai fu » et « Il core spera e teme » souffrent de l'acidité du timbre et d'une imagination belcantiste un peu pauvre. La comparaison avec **Jakub Józef Orliński** est sans appel : le Polonais s'est plus prudemment cantonné au très geignard Arsamene et il le fait très bien. Il marque le personnage d'une aura vocale rare, d'un jeu intense, de vocalises certes bien moins exigeantes que celles de son frère mais conduites sans détimbrer, et d'un sex appeal tout aussi flamboyant. *No one cares unless you're pretty or dying*. Du côté des voix graves, **Luigi de Donato** et **Riccardo Novaro** réussissent un sans faute

dans leur rôle comique et **Cecilia Molinari** est une Amastre plus mezzo qu'alto mais qui le fait oublier par un jeu très vivant. Quant aux deux sœurs, nous les aurions volontiers interverties : pourquoi avoir confié Romilda à **Mari Eriksmoen**, dont le medium fluet peine à traduire la profondeur du désarroi du personnage ? Elle semble par ailleurs peu en voix et force certains aigus à la cadence. **Sophie Junker** y aurait été plus à sa place (d'autant que c'est un rôle créé par la Francesina, à laquelle elle vient de consacrer un superbe récital) qu'en Atalanta qu'elle incarne néanmoins avec une verve et un rayonnement digne d'une Sandrine Piau. Dommage qu'elle ne s'autorise pas de variations plus éclatantes aux da capi de ses airs légers.



Guillaume Saintagne

PRODUCTION

Xerxès, des confins de l'Empire Perse à la piste de skate de Rouen

Le 13/03/2023

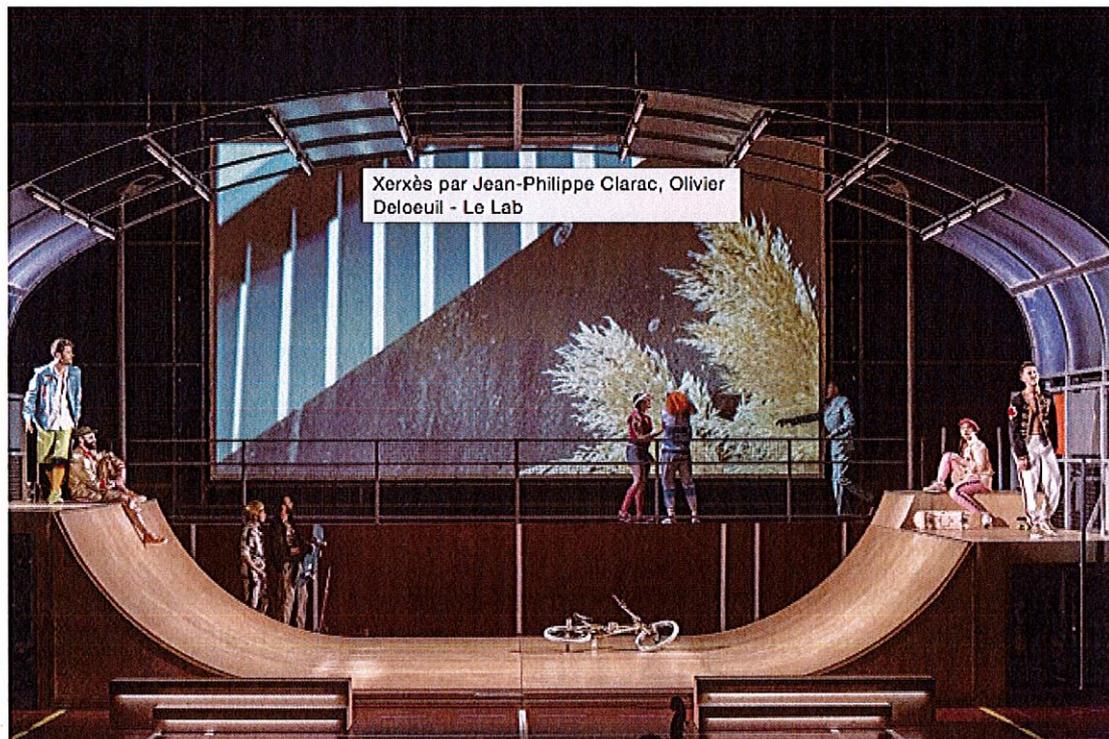
Par José Pons



L'Opéra de Rouen peut enfin présenter au public cette production du "Serse" de Haendel signée Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloeuil > Le Lab prévue en mars 2020 (en temps de pandémie) :

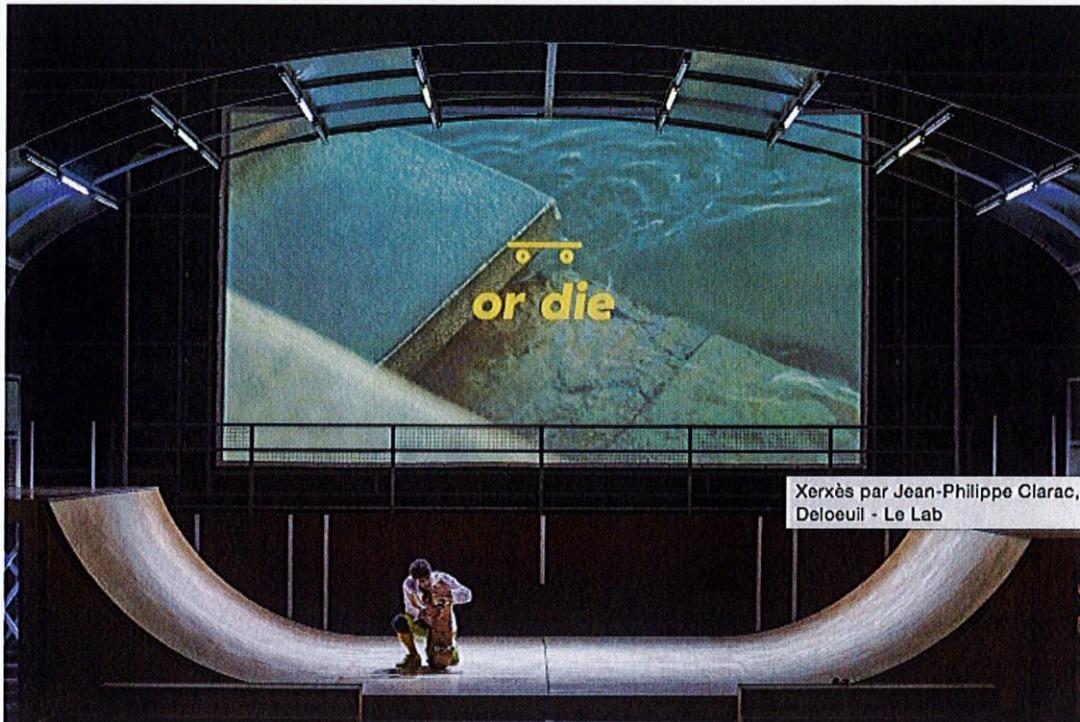
Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloeuil, également auteurs de la scénographie et des costumes, ont choisi de transposer l'action de Serse de l'antique vers un univers tout à fait contemporain. Deux frères très différents de caractère s'affrontent pour l'amour de la même femme, la ravissante Romilda. Le premier, le Roi Serse donc, impose sa stature de mâle dominant et sa souveraineté absolue tandis que son frère, Arsamene, propose une vision plus séductrice, plus immédiatement radieuse de l'homme. Deux contre-ténors se partagent les manettes, Jake Arditti dans le rôle-titre et Jakub Józef Orliński pour le second. Un lieu unique voit l'action et les péripéties se dérouler : un imposant skatepark en bois reposant sur une structure métallique occupe l'essentiel de la scène. Des bancs et assises diverses permettent aux interprètes de se reposer ou d'échanger entre deux scènes. Dans cet espace clos, un groupe de jeunes-filles et garçons se découvre, se (re)cherche, rivalise et en vient enfin à s'aimer pour conclure au mieux des intérêts de chacun lors de la réconciliation finale et de la fête qui l'accompagne.

Autour d'eux et avec eux, toute une jeunesse s'exprime à travers la pratique du skate -le parvis de l'Opéra de Rouen Normandie étant d'ailleurs un habituel point de ralliement privilégié pour les jeunes de la ville adepte de planche à roulette- mais aussi sur ce plateau de la trottinette, du vélo BMX. Trois semi-professionnels occupent la scène et le skatepark - mais jamais durant les airs- avec une énergie remarquée et un sens de la prouesse qui soulève l'enthousiasme du public rouennais, tout particulièrement des jeunes venus en nombre et par ailleurs d'une tenue irréprochable durant toute la représentation musicale.



Xerxès par Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloeuil - Le Lab (© Marion Kernö)

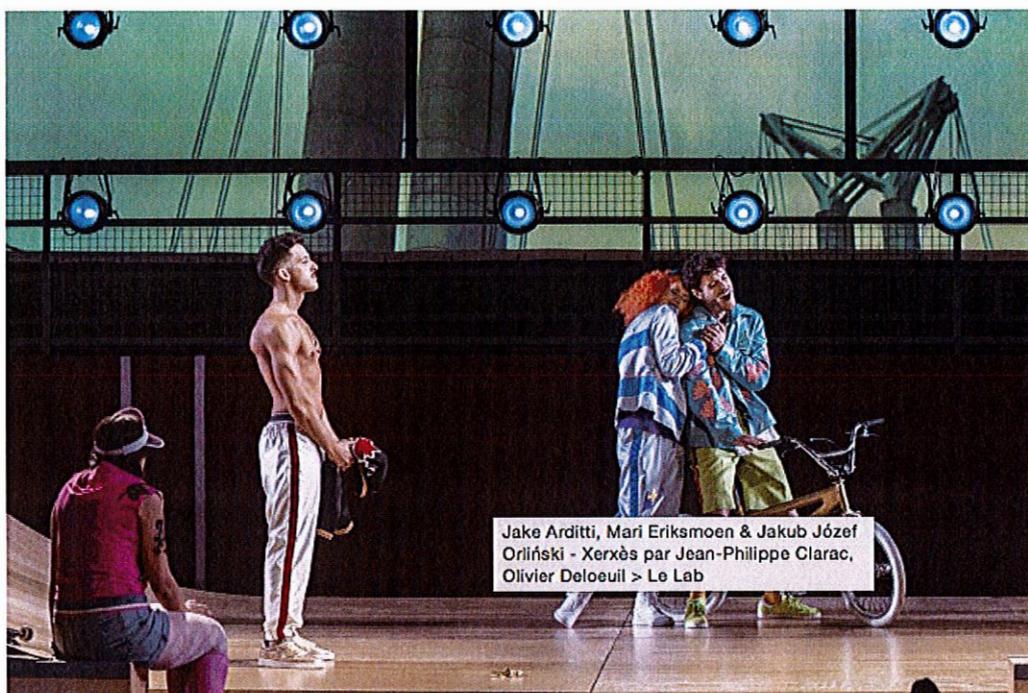
Bien entendu, Jakub Józef Orliński offre quelques figures de *break dance* dont il s'est fait une spécialité et pour lequel excelle. Pour leur part, les costumes allient le pantalon baggy et le sweat à capuche, tout en utilisant paillettes, dorures et tissus de qualité. En fond de scène, un écran égrène à chaque ouverture d'actes de brèves vidéos (réalisées par Julien Roques, Benjamin Juhel et Timothée Buisson) et interviews de jeunes skateurs rouennais. Elles présentent aussi la déambulation dans les rues de la capitale normande des principaux interprètes : le spectacle s'insère ainsi comme souhaité dans l'univers quotidien de la population.



Xerxès par Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloeuil - Le Lab

Xerxès par Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloeuil - Le Lab (© Marion Kerno)

Jake Arditti s'impose en force dans le rôle-titre, par la solidité de sa voix de contre-ténor, la correspondance des couleurs et sa composition du méchant de service à travers toute une palette de nuances. Seul l'aigu extrême peut encore s'affirmer, se développer pour pleinement finaliser cette composition qui s'ouvre sur une interprétation toute de sensibilité de l'impérissable *Ombra mai fu*.



Jake Arditti, Mari Eriksmoen & Jakub Józef Orliński - Xerxès par Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloeuil > Le Lab

Jake Arditti, Mari Eriksmoen & Jakub Józef Orliński - Xerxès par Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloeuil > Le Lab (© Marion Kerno)

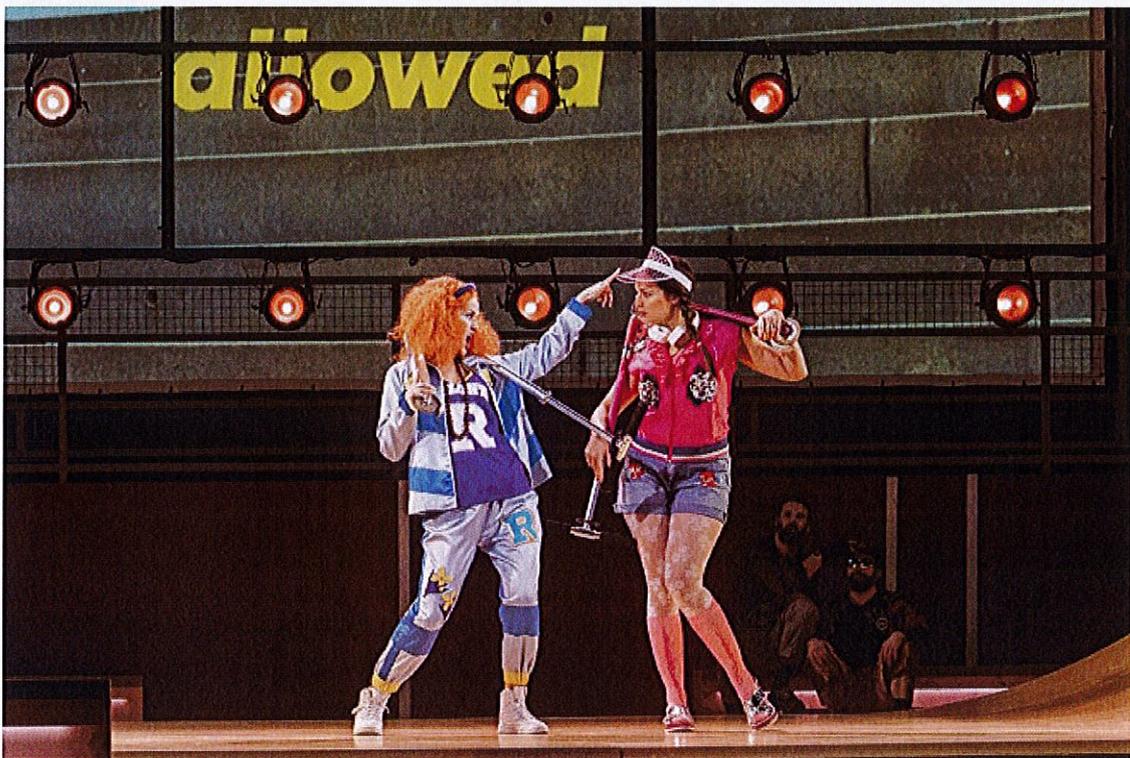
Très à l'aise au plan scénique (comme il en donnait déjà un avant-goût aux Victoires de la Musique Classique), virevoltant, toujours souriant et radieux de jeunesse, Jakub Józef Orliński ne semble cependant pas totalement à l'aise vocalement dans le rôle plus aigu d'Arsamene : certains débuts de phrase paraissent abrupts et l'aigu peine à plusieurs reprises (peut-être un contre-coup des demandes physiques du rôle). Les parties ornées, comme pour son confrère Jake Arditti d'ailleurs, s'avèrent cependant convaincues et plus abouties.



Jakub Józef Orliński & Mari Eriksmoen - Xerxès par Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloeuil > Le Lab (© Marion Kerno)

Mari Eriksmoen offre à chaque instant la limpidité de sa voix, son agilité, son art du *pianissimo* et ce *legato* qui imprègne tout son chant de soprano aux origines nordiques. Avec sa perruque rousse, elle occupe la scène avec conviction et sa Romilda toute de jeunesse attire aisément tous les cœurs à elle.

Sa rivale Atalanta est incarnée par la séduction de Sophie Junker, elle aussi richement virtuose, aux aigus tout en transparence et cependant bien affirmés en projection. Son chant aérien semble comme glisser sur la musique de Haendel pour ne plus former qu'un tout indissociable.



Mari Eriksmoen & Sophie Junker - Xerxès par Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloeuil
> Le Lab (© Marion Kerno)

La mezzo-soprano Cecilia Molinari s'empare du rôle plus discret d'Amastre avec beaucoup d'à-propos et d'efficacité. Sa ligne de chant bien installée la trouve à son meilleur dans les aspects plus dramatiques et vaillants du rôle.



Cecilia Molinari - Xerxès par Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloeuil > Le Lab (© Marion Kerno)

La basse Luigi de Donato, spécialiste du chant baroque, déroule sa voix chaleureuse en Ariodate, tandis que Riccardo Novaro, baryton, se charge avec volupté et facilité du rôle bouffe et truculent d'Elviro.



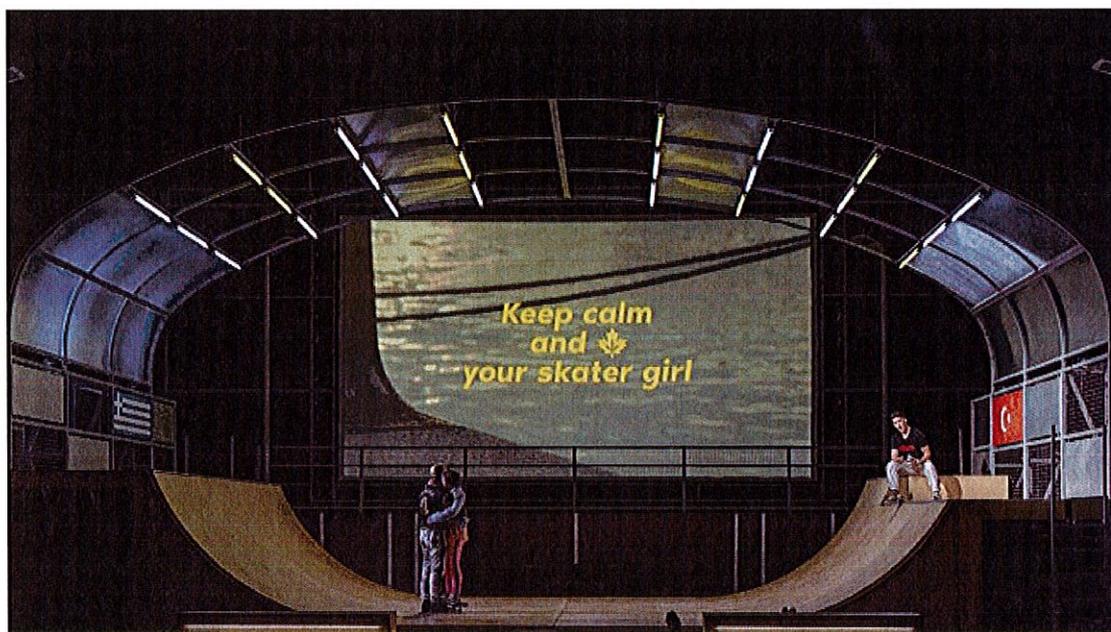
Riccardo Novaro - Xerxès par Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloeuil > Le Lab (© Marion Kerno)

Malgré l'introduction d'instruments anciens -théorbe ou basson baroque- et de deux clavecins pour le continuo, l'Orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie demeure un instrument moderne et puissant, éloigné des ensembles spécialisés qui officient habituellement dans ce type de répertoire de musique baroque. Sous la baguette de David Bates, l'orchestre sonne un peu fort et développe un son dense, très plein, auquel l'auditeur n'est plus guère habitué aujourd'hui dans Haendel. Pour autant, David Bates vient plus que seconder le plateau vocal, couvrant il est vrai à un ou deux moments les voix féminines, mais impulsant une dynamique, une énergie qui s'accorde pleinement avec la mise en scène proposée.



Luigi De Donato & Sophie Junker - Xerxès par Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloeuil
> Le Lab (© Marion Kerno)

Le public marque sa pleine satisfaction devant cette représentation somme toute peu conventionnelle de *Serse* mais qui avance comme sur des roulettes.



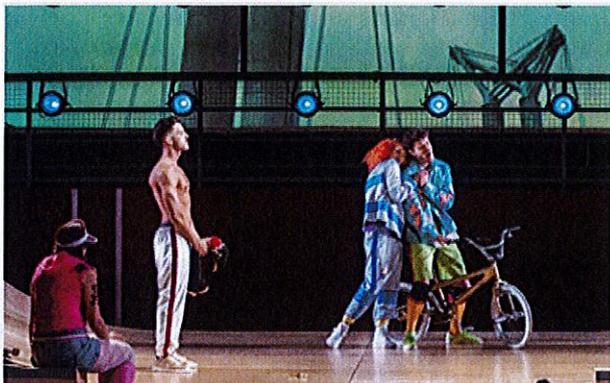
Xerxès par Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloeuil - Le Lab (© Marion Kerno)

PRODUCTIONS ASSOCIÉES :

Xerxès par Jean-Philippe Clarac, Olivier Deloeuil

JOURNAL

SERSE DE HAENDEL À ROUEN – TOUS LES GARÇONS ET LES FILLES DE MON ÂGE – COMPTE-RENDU



LAURENT BURY

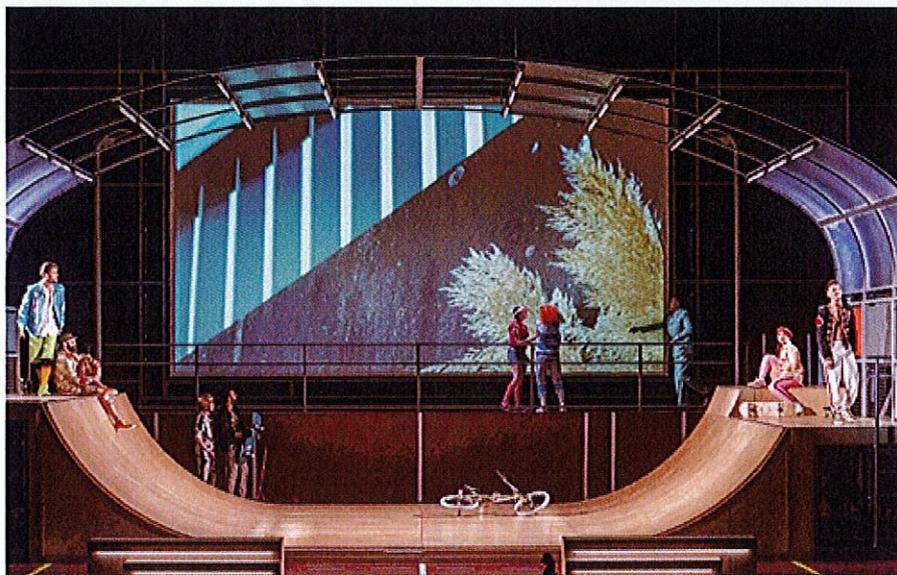
[LIRE LES ARTICLES >>](#)

TAGS DE L'ARTICLE

Jake ARDITTI, Jakub Józef ORLINSKI, Mari ERIKSMOEN, Sophie JUNKER, Cecilia MOLINARI, Luigi DE DONATO, Riccardo NOVARO, Orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie, David BATES, Clarac & Deloeuil > Le Lab

[PLUS D'INFOS SUR THÉÂTRE DES ARTS, ROUEN](#)

Il faudrait être bien naïf pour croire que l'opéra serait dispensé des leçons d'Histoire, et pour espérer s'instruire sur Xerxès en allant voir *Serse*. Le livret de Minato, réécrit quarante ans plus tard par Stampiglia, et réutilisé un demi-siècle encore après par Haendel, n'a rien à nous apprendre sur le roi de Perse ou sur les guerres médiques, malgré l'inclusion de quelques détails légendaires (son amour pour un platane, son pont de vaisseaux). Il a bien plus à nous dire sur les détours du cœur humain, et comme c'est un bon livret, il n'a rien perdu de son efficacité.



Clarac & Deloeuil > Le Lab ont eu raison de s'affranchir de ce pseudo contexte historique, et puisque les affects des différents personnages s'apparentent plus aux émois adolescents qu'au comportement d'adultes rationnels – Ariodate, père de Romilda et Atalanta, est le seul personnage d'âge mûr –, leur mise en scène nous montre des jeunes gens parmi lesquels amours et désamours vont bon train, des jeunes d'aujourd'hui qui se divertissent comme on se divertit aujourd'hui. Le palais à volonté du théâtre classique est ici un skatepark où s'affrontent les rivaux, lieu unique où tous se retrouvent pour y évoluer sur leurs planches, trottinettes ou vélos. On craint d'abord le pire lorsque l'on entend tous ces bruits de roulettes par-dessus « Ombra mai fu », mais les metteurs en scène ont ensuite la sagesse et le bon goût de limiter les déplacements les plus sonores aux récitatifs, afin de nous laisser pleinement apprécier les plus beaux airs.

La transposition fonctionne, permet des effets amusants et rend vivants ces héros et héroïnes dont l'univers galant n'est finalement pas si éloigné de celui de toute comédie romantique. Bravo aux chanteurs qui se sont pliés à l'exercice, même si le seul véritable virtuose de la planche est ici Jakub Józef Orliński, dont on connaît les compétences en breakdance, les figures les plus acrobatiques étant réservées aux cinq skaters et « trottriders » que l'on voit parcourir la scène en direct ou sur les vidéos projetées sur un grand écran en fond de décor, écran sur lequel on voit aussi s'exprimer d'authentiques jeunes Rouennais qui commentent les mœurs du milieu des roues et roulettes.



© Marion Kernö

Autre pari : l'Opéra de Rouen n'a pas fait appel à une formation spécialisée dans la musique ancienne, comme cela se pratique désormais de plus en plus, et c'est l'orchestre maison qui interprète la partition de Haendel, complété par quelques instrumentistes plus baroqueux (claveciniste, théorbiste) et guidé par la baguette experte de David Bates. Le son diffère de ce que nos oreilles ont pris l'habitude d'entendre dans ce répertoire, mais le style est le bon et, même avec un orchestre moderne, l'époque est heureusement passée où l'on remplaçait systématiquement les castrats par des ténors ou des basses ! On regrette néanmoins que, pour des raisons économiques ou dramaturgiques, l'œuvre soit amputée de ses chœurs.



© Marion Kerno

C'est en tout cas une fort belle distribution qui est réunie à Rouen, avec quelques-uns des artistes aujourd'hui les plus en vues dans ce type d'opéra. Riccardo Novaro a très peu à chanter dans le rôle *buffo* d'Elviro, mais il le fait fort bien. D'Ariondate, Luigi de Donato possède les graves et toute la bonhomie. Sans être un authentique contralto, Cecilia Molinari maîtrise la tessiture d'Amastre et sait conférer l'intensité voulue à ce personnage travesti. Romilda et Atalanta trouvent en Mari Eriksmoen et Sophie Junker deux interprètes de grande qualité, toutes deux irréprochables dans leur virtuosité mais avec des couleurs bien différentes, la soprano norvégienne plus piquante, ses ornements s'aventurant davantage vers le suraigu, sa consœur belge ayant une voix peut-être plus centrale, aux accents plus sensuels. Et pour les deux frères ennemis, ce sont deux des contre-ténors vedettes à l'heure actuelle qui sont présents sur la scène du Théâtre des Arts, deux chanteurs aux timbres bien distincts : tandis que le gentil Arsamene est incarné par Jakub Józef Orliński, plus apollinien, plus « jarousskyen », le caractériel Serse voit triompher le plus dionysiaque, plus « fagiolien » Jake Arditti ; aux sons plus droits du Polonais, exaltant la pureté du personnage, le Britannique répond par un vibrato plus affirmé qui traduit parfaitement l'ardeur du tempérament du rôle-titre.

La salle était pleine pour cette troisième et dernière représentation rouennaise, mais la présence de caméras devrait bientôt permettre à davantage encore de spectateurs d'apprécier la réussite de cette production.

Laurent Bury

Haendel : *Serse* - Opéra de Rouen, 14 mars (dernière des trois représentations). Spectacle coproduit avec le Staatstheater Nürnberg

Photo © Marion Kerno

CRITIQUE, opéra. ROUEN, le 14 mars 2023. G. F. HAENDEL : Serse. J. Arditti, J. J. Orlinski, C. Molinari... D. Bates / Clarac & Deloeuil > Le Lab.

Par Emmanuel Andrieu, le 16 mars 2023



Curieux mélange de comique, de sérieux et de tragique, sans véritable logique interne, **Serse** occupe une place très particulière dans l'abondante production lyrique de Haendel. Avec cet opéra, créé à Londres en 1738, par des interprètes de l'envergure du castrat Caffarelli et de la soprano Elisabeth Duparc (la fameuse « Francesina »), le compositeur allemand cherchait à damer le pion à Gay et Pepusch, dont le *Beggar's opera* faisait fureur dans la capitale. Rarement représenté à la scène, c'est tout à l'honneur de l'Opéra de Rouen Normandie (et à son fringant directeur **Loïc Lachenal**), de le mettre à son affiche (après deux tentatives avortées, dues à la pandémie, tandis qu'il avait pu voir le jour à l'Opéra de Nuremberg en 2018, maison coproductrice du spectacle). Il est vrai que l'ouvrage peut poser problème au vu de son mélange des genres, et de la minceur de son marivaudage – éclaté en une cinquantaine de numéros généralement brefs, sur une durée d'environ trois heures (ramenée ici à 2h40, notamment par la suppression des chœurs).

SERSE, roi du skate

Confiée aux iconoclastes **Clarac et Deloeuil > Le Lab**, la production fait passer un vent de fraîcheur et de jeunesse sur cette œuvre du XVIIIe (reposant sur un livret du XVIIe ayant servi à Francesco Cavalli), narrant les tourments amoureux d'un roi de la Perse antique (Xerxes). Le duo transpose l'action de nos jours, dans l'univers de Skateboarding dont Xerxes et son frère Arsamene sont des as (et des rivaux) ; il signe une scénographie qui se résume à un « Skatepark » éclairé par des lampadaires typiques de nos univers urbains, fréquenté par nos deux frères rivaux en amour (et en skateboard), ainsi que les autres protagonistes et leurs amis « freestylers », dont certains brillent sur leurs vélos ou leurs trottinettes tout au long de la soirée, au grand plaisir d'un public visiblement conquis par tant de numéros aussi spectaculaires les uns que les autres, qui nous ont également particulièrement impressionnés. Car force est d'avouer que la transposition fonctionne, et que les joutes amoureuses (et un peu futiles) des personnages trouvent un écho à ces rivalités sportives des jeunes d'aujourd'hui. Des images vidéos (conçues par **Julien Roques, Benjamin Juhel et Timothée Buisson**), sous l'aspect de micros-trottoirs, sont projetées et donnent la voix à de jeunes rouennais adeptes de ces sports, en invoquant la « drague » qui peut parfois s'immiscer dans leur sport qui vise souvent à en mettre plein la vue.

Autre défi, tout aussi brillamment relevé, une phalange maison peu rompue à ce répertoire, mais secondée cependant par quelques instrumentistes « baroqueux » (clavecin, théorbe, et basson baroque), tandis que les cordes sont bien en boyaux, et la trompette, « naturelle ». La direction tout feu tout flamme du chef britannique **David Bates** fait le reste, imposant de bout en bout un enthousiasme communicatif, et un parfait dosage des effets dramatiques.

Côté solistes vocaux, le contre-ténor britannique **Jake Arditti** brille dans le rôle-titre, auquel il prête une impressionnante carrure, en caïd de banlieue tel qu'il apparaît ici, en plus de ses talents de chanteur. Avec son timbre capiteux, la puissance des moyens et une technique éprouvée, il rend justice à son personnage, plus encore qu'au très attendu et célébritissime « Ombra mai fu », à l'aria di bravura « Se bramate d'amar » et au non moins brillant « Crude furie ». Le contre-ténor polonais **Jakub Jozef Orlinski**, connu pour ses talents de breakdancer autant que comme chanteur, n'a pas de mal à endosser le rôle d'un Arsamene (rôle écrit à l'origine pour une chanteuse, non un castrat), as du skateboard. Vocalement, il a loisir de s'épanouir avec la longue plainte « Quella che tutta fè », d'une ligne parfaite et très émouvante, et un non moins splendide « Amor, tiranno amor ». Son timbre chaleureux et son sens de l'élégie révèlent moult moments merveilleux pour nos oreilles.

La soprano norvégienne **Mari Eriksmoen** est la plus gracieuse des Romilda, parvenant à une réelle émotion dans son air « E gelosia », de même que la puissante Amastre de la mezzo italienne **Cecilia Molinari** dont le grand da capo « Saprà delle mie offese » est l'un des moments forts de la soirée. Et la soprano belge **Sophie Junker** campe une exquise et espiègle Atalanta, avec des aigus et notes piquées d'une authentique colorature. Enfin, du côté des voix graves masculines, le baryton italien **Luigi De Donato** est parfaitement à sa place en Ariodate, le père de Romilda à l'esprit un peu lent ; **Riccardo Novaro** obtenant de bons effets comiques dans le rôle du serviteur Elviro, avec notamment un truculent « Ah ! Chi voler fiora ».

Par bonheur, une armada de caméras était disséminée dans toute la salle, laissant espérer une future diffusion télévisuelle ou / et vidéographique !

CRITIQUE, opéra. ROUEN, Théâtre des Arts, le 14 mars 2023. G. F. **HAENDEL : Serse**. J. Arditti, J. J. Orlinski, C. Molinari... D. Bates / Clarac & Deloeuil > Le Lab. Photos © Marion Kerno

ANACLASE

la musique au jour le jour

Serse | Xersès opéra de Georg Friedrich Händel

Opéra de Rouen Normandie / Théâtre des arts
- 12 mars 2023



© marion kerno

L'Opéra de Rouen Normandie poursuit sa saison (par ailleurs mise en péril par les restrictions financières officielles) avec une nouvelle production de *Serse* d'Händel, composé sur un livret largement fréquenté et modifié au fil du temps, puis représenté à Londres au printemps 1738 sans rencontrer de succès. En collaboration avec l'Opéra de Nuremberg (Staatstheater Nürnberg) où le spectacle fut montré en 2018, la maison fit appel au tandem Clarac & Deloeuil, soit Le Lab, qui, avec la complicité de Julien Roques pour la création graphique et pour la vidéo cosignée par Benjamin Juhel, ainsi que de Rick Martin pour la lumière, réalise décor, costumes et mise en scène, dans l'inventivité et la fantaisie qu'on lui connaît [lire nos chroniques du *Diable dans le beffroi*, de *Peer Gynt*, *Die sieben letzten Worte unseres Erlösers am Kreuze* et *Ariadne auf Naxos*].

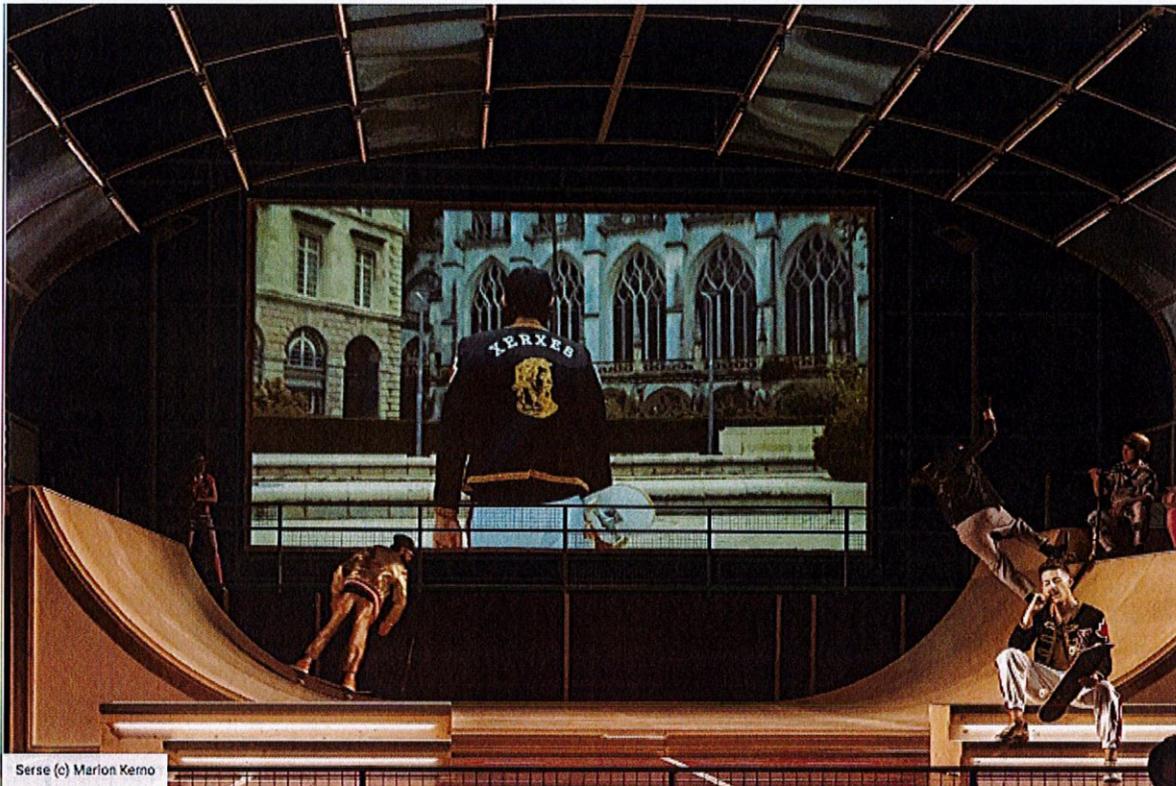
Filmée sur les quais et dans les rues de Rouen, une brigade de *skateurs* rythme d'anecdotes pérégrinations, dont il est très esthétiquement témoin, une intrigue dans le goût baroque, c'est-à-dire copieusement alambiquée, sur laquelle il ne servirait à rien de s'obstiner à s'appuyer sans distance. Outre d'entendre plusieurs *interviews* des jeunes gens autour de leur *hobby*, des défis qu'il leur lance mais encore de la sociabilisation induite, de les voir parfois en gros plan sur le vaste écran délimitant tout le haut de scène, encore abordons-nous la vie à la cour perse, non pas au Ve siècle av. J.-C. comme indiqué, mais à travers les tribulations amoureuses d'un caïd et de son petit frère, soit Serse et Arsamene. L'univers du *skateboarding* se prête idéalement au jeu, sur le plateau comme sur la toile, générant des situations souvent justes, parfois cocasses, dont personne ne se lasse. Quoique *seria*, l'ouvrage y gagne volontiers une *vis comica* bien venue dont il n'est toutefois pas fait d'usage trop abusif.

À la tête de l'Orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie qui, pour l'occasion, s'exprime sur boyaux et qu'on a pourvu d'un théorbe, d'une copie de basson *ancien* et de clavecins, David Bates, chef spécialisé dans le répertoire baroque et fondateur de l'ensemble La Nuova Musica, insuffle avec adresse aux musiciens la grammaire adéquate. S'il lui manque bien des subtilités d'articulation, le résultat ne fait point pâle figure, la saine vivacité de l'approche, toujours parfaitement à l'écoute de l'équipe vocale, se révélant un avantage certain.

Gentiment investie dans le théâtre sans quitter pour autant une légèreté qui ne fait pas de drame là où il n'est plus guère de mise d'en voir, la distribution ici réunie convainc aisément. On y applaudit la basse robustement timbrée de Riccardo Novaro, Elviro attachant (*Chi vuol fiora di bella giardina* simplement exquis) [lire nos chroniques d'*Il Turco in Italia*, *Le nozze di Figaro*, *L'Italiana in Algeri* à Lausanne et à Bordeaux, *Giulio Cesare in Egitto* à Nancy, Lausanne et Toulon, *Agrippina*, *Don Giovanni* et *L'incoronazione di Dario*]. Le baryton-basse chaleureux et précis Luigi De Donato campe un Ariodate à l'évidente bienveillance. Bonne musicienne, Cecilia Molinari dispose d'un mezzo-soprano melliflu qui met en valeur le rôle d'Amastre, l'amante trahie [lire nos chroniques du *Siège de Corinthe*, de *La clemenza di Tito* et *Demetrio e Polibio*]. D'une couleur fort sensuelle et bonne alliée du personnage tel que vu par les maîtres d'œuvres, Sophie Junker (soprano) prête à Atalanta un timbre généreux et un chant en net progrès quant à l'intonation, aujourd'hui presque toujours fiable [lire nos chroniques de *Die lustigen Weiber von Windsor*, *La divisione del mondo* et *Passio Domini nostri J.C. secundum Evangelistam Johannem*]. Remarquablement impactée, doté d'une souplesse enchanteresse qui autorise une vocalité où le compositeur a convoqué quelque extravagance, le soprano norvégien Mari Eriksmoen incarne une Romilda presque aérienne qui fait merveille [lire nos chroniques de *Die Zauberflöte*, *Szenen aus Goethes Faust*, *Die Schöpfung*, du *Requiem* de Mozart à Salzbourg puis à Paris, enfin de *Fidelio*]. Enfin, il revient à l'excellent Jake Arditti de s'illustrer dans la partie de Serse où, une nouvelle fois, le contreténor affirme un art indéniable, une présence efficace et une technique à toute épreuve grâce à laquelle il peut orner les *arie* avec une réjouissante évidence [lire nos chroniques de *Tres Canciones lunáticas*, *Cuerdas del destino*, *Agrippina*, *L'incoronazione di Poppea* et *Alessandro nell'Indie*].

Manquerait-il quelqu'un ? Une charité bien naturelle invite à considérer que non. Admirons bien plutôt les drapeaux contemporains, entre Asie Mineure et Grèce, de part et d'autre des Dardanelles... et le souvenir de ce bon moment s'en trouvera d'autant mieux préservé.

Un Serse en skateboard et survolté



Serse (c) Marion Kerno

L'Opéra de Rouen Normandie présente *Serse* de Haendel revisité dans un style sportswear et porté par le flamboyant duo de contre-ténors que forment Jake Arditti dans le rôle-titre et Jakub Józef Orliński dans celui d'Arsamène.

Débarassé de toutes ses fioritures et afféteries baroques, l'opéra de Haendel fait peau neuve. Plongée dans un univers sportif et urbain, sa représentation prend place sur un planchodrome, c'est-à-dire une aire de glisse où les chanteurs et figurants pratiquent le skate, la trottinette freestyle comme le BMX. L'espace unique s'ouvre sur l'extérieur grâce à la projection de vidéos tournées au cœur de Rouen, ce qui permet de voir se prolonger les errances sentimentales des personnages en vastes déambulations dans les espaces de la ville entre patrimoine et modernité. **On doit ce décor de skatepark, tout autant que les extravagants costumes aux couleurs criardes parfaitement assumées, ainsi que la mise en scène, à l'inventivité débridée de Clarac & Deloeuil > Le Lab, élaborateurs de nouvelles formes au théâtre comme à l'opéra.**

Aussi insolite que soit l'univers proposé, pas rares sont les moments d'osmose entre l'esthétique et le propos, entre l'image, le jeu, le chant et la musique. D'une éloquente contemporanéité, les inénarrables imbroglis amoureux et leurs protagonistes sont mis en scène avec autant de dérision que d'empathie. Se dessinent des figures aux allures bien actuelles qui s'adonnent à la pratique-phénomène du selfie sans renoncer à un certain romantisme. **Doté d'une fraîcheur vocale et plein de verve théâtrale, chaque interprète apporte du caractère et de la séduction au rôles parfois un peu geignards qu'il défend.**

Celui de Serse et celui d'Arsamène, son frère rival, écrits à l'origine, l'un pour un castrat dans le registre du soprano, l'autre pour un contralto féminin en travesti, sont respectivement confiés aux excellents **Jake Arditti** et **Jakub Józef Orliński**. Les deux jeunes contre-ténors livrent des performances vocalement pêchues et physiquement musclées. Même en jogging et baskets, le premier entame son célèbre *Ombra mai fu* avec une suprême élégance puis déploie lors des airs plus virtuoses un métal vif et incisif qui met en valeur l'aspect fiévreux et rugissant du héros éponyme. Le second, fin chanteur mais aussi amateur de breakdance, offre la beauté d'un timbre plus chaud et ambré ainsi qu'une belle musicalité. Les deux s'amusent à se défier à la manière d'un combat de coqs. Ils se toisent et se provoquent, torsés nus et offerts, en jouant aisément sur l'ambivalence de leurs personnages montrés comme des caïds aux cœurs tendres. Les filles ne sont pas en reste pour autant : aussi pimpantes que pimbêches, **Mari Eriksmoen** en Romilda, **Cecilia Molinari** en Amastre et **Sophie Junker** en Atalanta sont pleines d'une délicate agilité et d'abatage. Jusqu'aux plus petits rôles, tous sont galvanisés par la direction musicale énergique et raffinée de **David Bates**.

La réussite du spectacle coproduit par le Staatstheater Nürnberg témoigne du dynamisme et de la bonne santé artistiques d'une maison d'opéra pourtant confrontée, comme bien d'autres institutions lyriques, à de grosses difficultés. Souhaitons que l'état garantisse par son soutien financier la création d'autres productions d'envergure dans la continuité de ce *Serse*.

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr

Serse de Haendel

Direction musicale, clavecin David Bates

Mise en scène, scénographie, costumes

Clarac & Deloeuil > Le Lab

Collaboration à la scénographie Christophe Pitoiset

Collaboration artistique Lodie Kardouss

Lumières Rick Martin

Vidéo Julien Roques et Benjamin Juhel

Création graphique Julien Roques

Dramaturgie Luc Bourrousse

Serse Jake Arditti

Arsamene Jakub Józef Orliński

Amastre Cecilia Molinari

Romilda Mari Eriksmoen

Atalanta Sophie Junker

Ariodate Luigi de Donato

Elviro Riccardo Novaro

Orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie

Coproduction Staatstheater Nürnberg, Opéra de Rouen Normandie

Dans le cadre du festival SPRING

Durée : 3h15, entracte inclus

En italien surtitré en français

Théâtre des Arts – Rouen

Vendredi 10 mars à 20h00

Dimanche 12 mars à 16h00

Mardi 14 mars à 20h00

BAROQUE NEWS

ROUEN : HANDEL SERSE 12.III.2023

Georg Friedrich Haendel : SERSE, opéra en trois actes sur un livret de Nicollo Minato et Silvio Stampiglia, créé le 15 avril 1738 à Londres.

Rouen, Théâtre des Arts, dimanche 12 mars à 16h00.

Durée 3h15, entracte inclus. En italien surtitré en français.

- Serse : **Jake Arditti**, contre-ténor
- Arsamene : **Jakub Józef Orliński**, contre-ténor
- Amastre : **Cecilia Molinari**, mezzo-soprano
- Romilda : **Mari Eriksmoen**, soprano
- Atalanta : **Sophie Junker**, soprano
- Ariodate : **Luigi de Donato**, basse
- Elviro : **Riccardo Novaro**, baryton-basse

Orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie

Direction musicale, clavecin : **David Bates**

Mise en scène, scénographie, costumes : **Clarac & Deloeuil > Le Lab**

Collaboration à la scénographie : **Christophe Pitoiset**

Collaboration artistique : **Lodie Kardouss**

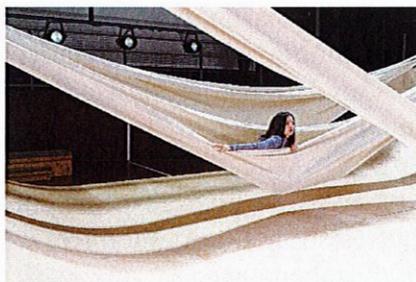
Lumières : **Rick Martin**

Vidéo : **Julien Roques et Benjamin Juhel**

Création graphique : **Julien Roques**

Dramaturgie : **Luc Bourrousse**

Coproduction Staatstheater Nürnberg, Opéra de Rouen Normandie, dans le cadre du festival SPRING



photos © Lucy Leung

ROUEN 12.III.2023 : **Serse réduit à une histoire d'ados affligeante mais sauvé par l'orchestre**

Un spectacle que nous avons déjà eu l'occasion de subir à Nuremberg il y a cinq ans. Sur scène une piste de skateurs et toute la panoplie des "djeuns branchés" : joggings, baskets, couleurs *flashy*, boule à facettes, spots, gestuelle de banlieue, vulgarité, invectives. Les deux frères, Serse et Arsamene se disputent l'amour de la belle Romilda.

Rien ne nous aura été épargné au point de nous infliger en plus du reste, des interviews filmées de skateurs aux commentaires réducteurs du type "Ma planche c'est ma femme". Certes les livrets de l'époque de Haendel ne brillaient pas par leur finesse ni leur profondeur intellectuelle, comme celui de Serse d'ailleurs. Ce n'est pourtant pas une raison de les rendre encore plus inintéressant. Passé les premières minutes, le spectacle devient répétitif et n'est même pas particulièrement drôle (or c'est la particularité de cet opéra de l'être, une rareté dans la production du *Caro Sassone*).

De plus, si le but était, entre autres, de faire venir le jeune public à l'opéra, c'est un flop à notre humble avis. Pour avoir organisé très souvent des sorties scolaires à l'opéra, nous savons bien que les jeunes attendent surtout de vivre une expérience unique "comme dans les films", être assis dans une loge et découvrir des spectacles magiques qui vous sortent du quotidien et de la médiocrité ambiante. Nous doutons fort que ces skateurs ne reviennent un jour à l'opéra.

A Rouen, on pouvait légitimement penser, au vu de la distribution annoncée, qu'elle sauverait en partie ce spectacle. Pourtant le Serse de **Jake Arditti** n'a pas vraiment convaincu. Certes, sa plastique physique était en parfaite adéquation avec le rôle du jeune skateur tatoué et musclé mais le rôle, trop grand pour ses capacités vocales, l'a mis à mal avec notamment des aigus criards et métalliques. Quant à son frère Arsamene, interprété par la coqueluche des contre-ténors **Jakub Orlinski**, sa prestation, certes honnête, n'a pas non plus déclenché d'enthousiasme particulier. Bien entendu nous avons eu droit à quelques acrobaties de sa part. A croire qu'il suffit de faire des numéros de cirque pour être populaire...

Côté dames, la Romilda de **Mari Eriksmoen** n'a pas vraiment brillé : la voix est limitée, et les aigus désagréables. Et dire que l'artiste avait fait un début fulgurant notamment avec le chef Harnoncourt. L'été dernier elle nous avait déjà franchement déçu dans le rôle de Cleopatra de l'opéra Giulio Cesare à Beaune.

On pensait que **Cecilia Molinari** serait une Amastre d'exception, or sa prestation, loin d'être mauvaise, n'avait rien de passionnant. Dernièrement nous avons entendu dans ce même rôle la phénoménale mezzo-soprano Daniela Mack (à Pampelune sous la direction de Harry Bicket : une intégrale devrait sortir bientôt avec la sublime Emily D'Angelo dans le rôle de Serse).

Restait heureusement, les deux "petits" rôles de luxe, respectivement celui d'Ariodate chanté par un Luigi De Donato plein de panache et l'irrésistible Elviro interprété par Riccardo Novaro. C'est surtout la sublime **Sophie Junker** dans le rôle d'Atalanta avec sa voix facile, brillante voire éclatante, qui nous a comblé de bonheur.

L'autre grand sauveur de la soirée aura été sans conteste l'ingénieur David Bates à la tête de l'orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie. Incisif, vif, inventif, il magnifie la partition avec grand art en faisant briller l'orchestre au point parfois de couvrir les voix. La rédaction de BAROQUENEWS adore ce chef

qui nous a fait souvent vibrer. On pense notamment à sa brillante interprétation d'Orlando à Londres ou encore son magnifique récital avec l'excellent contre-ténor Carlo Vistoli à Halle.

Un spectacle qui a reçu un accueil mitigé en cette deuxième représentation : à la fois très applaudi mais aussi abondamment hué. Il semblerait qu'une diffusion télévisée soit prévue. Hasard du calendrier, nous avons assisté une semaine avant cette production à un brillant spectacle de ce même Serse à Detmold en Allemagne ([voir notre compte rendu plus bas](#)) d'une grande finesse humoristique. Un spectacle inventif et autrement passionnant.

Ruggero Meli

Haendel - Serse - Bates/Clarac&Deloeuil - Rouen - 03/2023

10 mars 2023

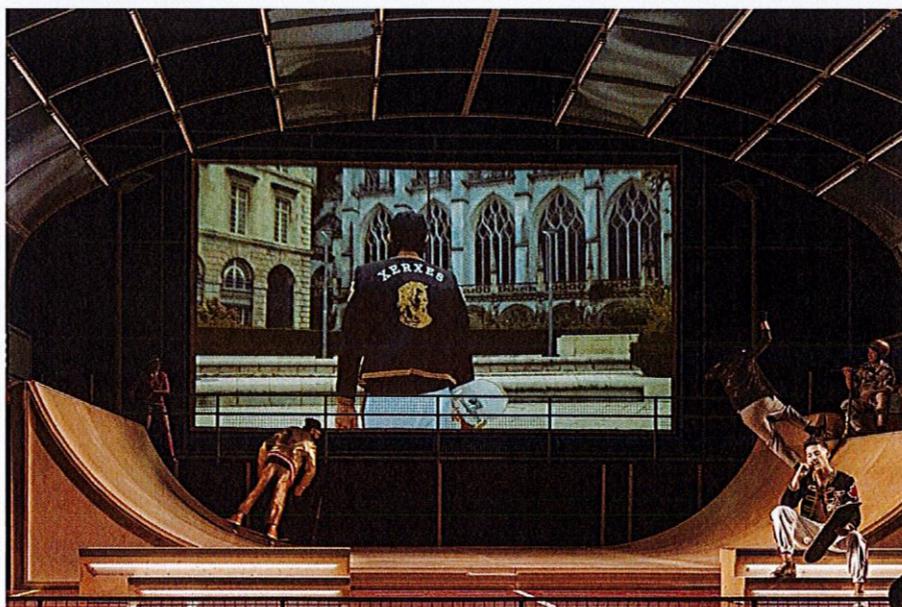
Direction musicale, clavecin David Bates
Mise en scène, scénographie, costumes
Clarac & Deloeuil > Le Lab
Collaboration à la scénographie Christophe Pitoiset
Collaboration artistique Lodie Kardouss
Lumières Rick Martin
Vidéo Julien Roques et Benjamin Juhel
Création graphique Julien Roques
Dramaturgie Luc Bourrousse

Serse Jake Arditti
Arsamene Jakub Józef Orliński
Amastre Cecilia Molinari
Romilda Mari Eriksmoen
Atalanta Sophie Junker
Ariodate Luigi de Donato
Elviro Riccardo Novaro

Orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie

Coproduction Staatstheater Nürnberg, Opéra de Rouen Normandie
Dans le cadre du festival SPRING

Rouen, Théâtre des Arts, 12 mars 2023
Urban opera



On reste effaré par la fabuleuse facilité et la rapidité fulgurante de composition d'Haendel qui, le 26 décembre 1737, deux jours après avoir achevé *Faramondo*, se mit à écrire *Serse* qu'il acheva le 14 février suivant ! Ce nouvel opus vit le jour sur la scène du King's Theatre le 15 avril et n'y connut qu'un maigre succès malgré la présence du grand castrat Caffarelli dans le rôle-titre. Il ne totalisa que cinq représentations (les 15, 18, 22, 26 avril et 2 mai 1738) et sombra dans l'oubli jusqu'à son exhumation à Göttingen en ... juillet 1924 ! Le personnage de Xerxès avait avant lui déjà inspiré des opéras à Cavalli (1654), Förtsch (1689) et Bononcini (1694). Haendel possédait la partition de ce dernier ouvrage qu'il avait achetée à Rome en 1707.



Son *Serse* marque une rupture nette avec le schéma jusqu'alors hégémonique de l'*aria da capo* et privilégie des airs sensiblement plus courts et à section unique. Il abandonne aussi l'unité de ton héritée du théâtre français du Grand Siècle au profit d'une esthétique plus shakespearienne alternant le buffa et le seria. Certains ont même vu dans le personnage du valet Elviro un lointain ancêtre de Leporello. On peut dire qu'il s'agit d'un trait d'union entre la tradition de l'opéra vénitien, le *ballad opera* et la future synthèse mozartienne dans son versant parodique.

Haendel y a aussi puisé son inspiration dans des chansons de rue londoniennes réalisant ainsi l'amalgame de la culture savante et de la culture populaire urbaine ce qui est l'essence même de la production rouennaise tant attendue et si longtemps différée pour cause virale.



On voit souvent évoluer des skaters sur les parvis de nos Opéras mais les **Clairac / Deloeuil** leur offrent ici droit de cité à l'intérieur de nos murs. Le skate board était déjà apparu au moins une fois dans une mise en scène lyrique mais pas de manière centrale comme ici, c'était à Nice au printemps 1991 dans *La Finta semplice* selon Michael McCaffery où l'on voyait un ado déguisé en Mickey traverser la scène allégrement, en zigzags. Ici la parole est donnée à maintes reprises aux Teen Skaters tandis que des slogans en anglais du type « Keep calm and skate » ou bien « Skate or die » s'inscrivent régulièrement sur l'écran géant qui surplombe la scène. La vidéo omniprésente a été tournée au cœur de Rouen, en extérieur et dans le skate park de la ville. Elle met l'accent sur le minéral, le monumental, le modernisme et la verticalité urbains avec de longs travellings et *glissandi*... On peut en faire une lecture érotique avec l'excavation profonde de la piste de skate qui marque le décor unique et le côté phallique des bites numérotées qui jalonnent le canal ou des plots devant l'hôtel de ville, leitmotivs du film. On peut tenter aussi, plus hasardeuse encore, une lecture politique avec la présence du drapeau turc (le livret situant l'action dans l'Hellespont, c'est à dire les Dardanelles) mais je ne m'y risquerai pas.... Outre le skateboard, la trottinette et le vélo sont aussi très présents et on aurait pu déplacer le focus plutôt vers le vélo ou la moto car le concept de chaînes (comme liens amoureux, d'« empire » (au sens galant) sinon d'emprise) aurait été plus pertinent me semble-t-il.

Mais le brio et la beauté plastique du dispositif, son originalité et sa fluidité totale, font merveille sans détourner excessivement l'attention de l'oreille par le primat du visuel.



La distribution est dominée par deux des meilleurs contreténors du circuit. **Jake Arditi** au timbre prenant et fauve, aux raucités expressives et à la projection souveraine, excelle dans la rage débridée et exhibe le physique parfait, qu'il dévoile torse nu, de fit boy finement musclé pour cette approche. Il réussit un sans-faute n'était un « ombra mai fu » trop terne et métallique faute d'une voix insuffisamment chauffée en cette entame de l'œuvre.

Jakub Jozef Orlinski, premier Fit divo de l'histoire, se montre nettement plus pudique ; même ses mollets sont recouverts d'une combinaison moulante jaune ; c'est dire ! Il prend moins de risque physique qu'espérés mais charme par un chant ductile, pétri d'émotion et de poésie, et un sourire ravageur filmé en gros plan.

Mari Eriksmoen a un rien perdu de sa projection et du côté ténébreusement ambré de son timbre de naguère mais se montre fort convaincante en Romilda, l'amante d'Arsamene

Cecilia Molinari qui va chanter à Salzbourg cet été dans *Falstaff* incarne Amastre, l'unique héritière de la couronne de Tagor, promise à Serse, rôle travesti à l'origine. Elle brille par sa musicalité et la sûreté de sa technique.

Sophie Junker dessine une Atalanta coruscante, à la voix fraîche et agile. Les clés de fa se montrent un peu en deçà, manquant un rien de vis comica, mais sans démeriter nullement.

On a du mal aujourd'hui, un demi-siècle après le début de la grande révolution « baroque », avec un Haendel joué par un orchestre moderne fût-il enrichi de deux clavecins, d'un théorbe et d'une trompette naturelle. Cependant la finesse, la probité stylistique et la souplesse suave de la direction de l'excellent **David Bates** emportent l'adhésion et apportent le contre-point ondoyant idoine aux figures acrobatiques sur roues et dans les airs (au double sens du terme)

Deux luttes contre la pesanteur ainsi mises en regard.



Quelques jalons chronologiques

5 juillet 1924, Göttingen, récréation mondiale

Janvier 1962, Milan, Piccola Scala avec Luigi Alva, Fiorenza Cossotto et Mirella Freni

Septembre 1962, Munich, avec Fritz Wunderlich (Xerxes)

Avril 1978, Salzbourg, Festival de Pâques

28 septembre 1979, Grange de la Besnardière, - dir. Charles Farncombe - avec James Bowman (Xerxès), création en France

1982, Tourcoing, direction JC Malgoire

Juin 1984, Strasbourg

Décembre 1994/janvier 1995, Bologne avec Anna Caterina Antonacci (Serse)

Mars 1996, Boston, avec Lorraine Hunt

Février/mars 1997, Seattle avec Frederica von Stade, Brian Asawa / Derek Lee Ragin

Novembre 1997, New York City Opera avec Lorraine Hunt (Serse), David Daniels (Arsamene)

Mai 2000 (Montpellier)/ juin 2000 (Dresde), Christophe Rousset / Michael Hampe avec Paula Rasmussen (Serse), Ann Hallenberg (Arsamene), Isabel Bayrakdarian (Romilda), Sandrine Piau (Atalanta), Patricia Bardon (Amastre) DVD

Novembre 2003, TCE, William Christie / Gilbert Deflo avec Anne Sofie von Otter (Serse)), Lawrence Zazzo (Arsamene), Silvia Tro Santafé (Amastre), Sandrine Piau (Atalanta) CD VrginVeritas

Mai 2010, Houston avec Susan Graham (Serse), Laura Claycomb (Romilda), David Daniels (Arsamene), Sonia Prina (Amastre)

Octobre 2011, Vienne, Theater an der Wien, avec Malena Ernman (Serse), Bejun Mehta (Arsamene), Danielle de Niese (Atalanta) sous la direction de JC Spinosi

Janvier/février 2013, Düsseldorf avec Valer Barna-Sabadus (Serse) (reprise en janvier 2019 avec le même)

Ce furent surtout l'ENO et l'Opéra de Bavière qui ont affiché le plus souvent l'ouvrage avec, dans les deux maisons, Ann Murray dans le rôle-titre.

Jérôme Pesqué

RELIKTO

Magazine & Agenda culturel normand

« Serse » de Haendel dans l'univers du skate

par Maryse Bunel, 9 mars 2023

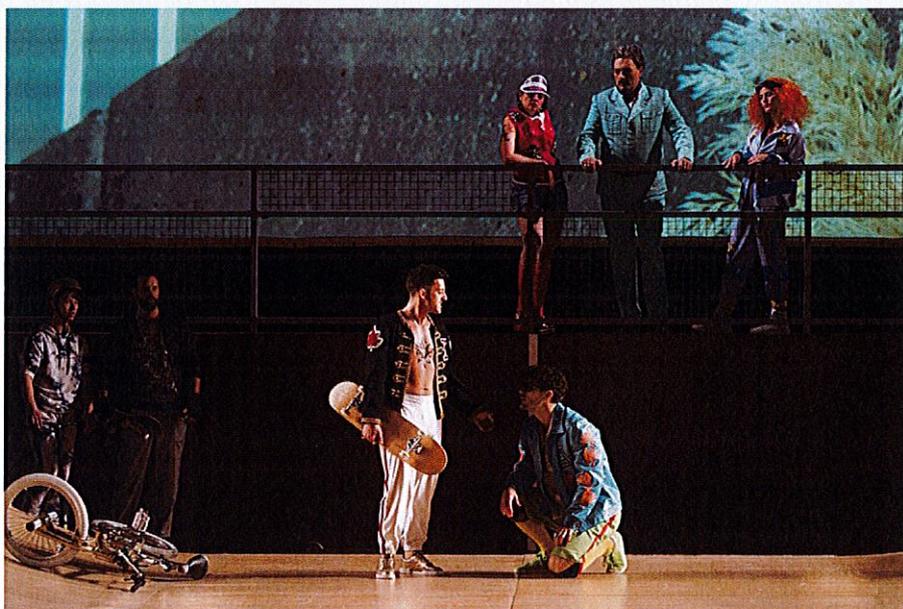


photo : DR

L'amour, ça va, ça vient... Comme un skater sur sa rampe. C'est justement dans un skatepark que les metteurs en scène, bien connus désormais à l'Opéra de Rouen Normandie, Jean-Philippe Clarac et Olivier Delœuil, transposent les amours hésitantes des personnages de *Serse*, l'œuvre de Haendel. Programmée au printemps 2020, cette production voit le jour du 10 au 14 mars au Théâtre des Arts.

More skate, less hate... Quatre mots en forme de slogan qui pourrait résumer cette nouvelle production de *Serse*. L'opéra en trois actes de Haendel est une comédie romantique où les personnages se cherchent, s'aiment et se détestent, pleurent et parviennent à surmonter les peines de cœur. Arsamene et Romilda sont épris l'un de l'autre. Or Serse, frère Arsamene et « chef de la bande », est tombé amoureux de la jeune femme et a décidé de l'épouser. Ce qui n'est pas pour déplaire à Atalanta puisqu'elle aime secrètement Arsamene. Amastre, abandonnée par Serse, est prête à se venger. Après quelques querelles, infidélité, quiproquos autour d'une lettre, tout ce petit monde va se réconcilier.

Dans ce spectacle, présenté du 10 au 14 mars à l'Opéra de Rouen Normandie, Jean-Philippe Clarac et Olivier Delœuil explorent avec finesse et humour « *la fragilité du sentiment amoureux. Tous sont d'une immaturité affective. Ils ne veulent pas s'attacher mais ont juste envie de séduire. La déception ne dure jamais longtemps. On se remet très vite dans Serse.*

Nous avons demandé aux chanteurs de jouer cette immaturité, de garder une forme de superficialité et surtout de ne pas intellectualiser ».

On chante et on ride

Comme dans leurs spectacles précédents, avec une dimension théâtrale forte, le duo de metteurs en scène est allé sonder dans l'œuvre de Haendel, créé le 15 avril 1738 à Londres, ce qu'elle raconte de la société contemporaine. « *Nous avons cherché l'endroit qui symboliserait une cour où les post-ados se retrouveraient et viendraient s'aimer en cachette. L'univers du skateboard s'est imposé* ». Sur la scène, est installée une rampe en bois surmontée d'une structure métallique. Là, les riders viennent se défier, réaliser leurs dernières figures, parader, s'encourager. Les filles y ont leur place. Quelques bancs délimitent cette arène pour discuter, se reposer et « *regarder. Chaque personnage est toujours sous l'œil de quelqu'un d'autre. En fait, on drague parce qu'on est regardé* ».

Toute l'esthétique de l'univers du skateboard est là : les couleurs, les costumes avec les survêtements, les baskets et les casquettes, les platines lors du dj-set... Sans oublier les images. Elles peuvent être un souvenir ou un point de départ d'une scène ou encore toutes ces vidéos, tournées à Rouen, dans lesquelles les riders racontent leurs exploits ou leur pratique.

Sur scène, accompagnés par l'orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie, dirigé par David Bates, les chanteuses et chanteurs, qui réalisent quelques performances vocales, esquissent quelques figures. Avec eux, quatre riders semi-professionnels réussissent de magnifiques pirouettes sur un skate, une trottinette et un BMX.

Infos pratiques

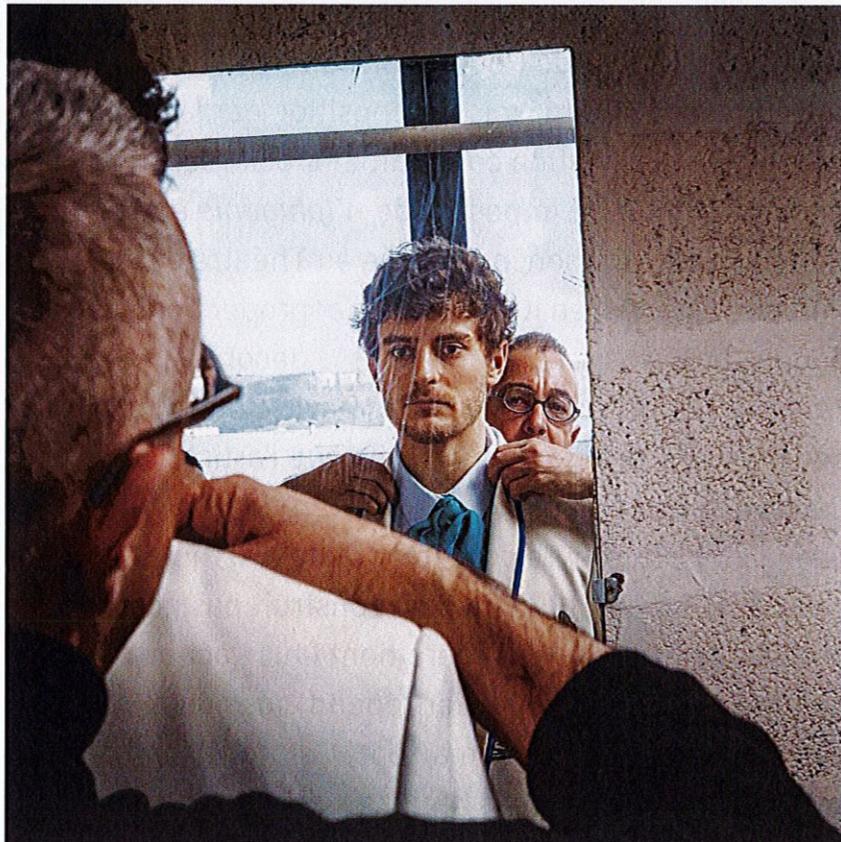
- Vendredi 10 mars à 20 heures, dimanche 12 mars à 16 heures, mardi 14 mars au Théâtre des Arts à Rouen
- Durée : 3h15
- Tarifs : de 68 à 10 €
- Réservation au 02 35 98 74 78 ou sur www.operaderouen.fr
- Avant la représentation : présentation de l'œuvre une heure avant le spectacle
- Aller au spectacle en transport en commun avec le réseau Astuce

Opéra Magazine Rouen répète Serse

OPÉRA MAGAZINE

Rouen répète Serse

06/03/2023

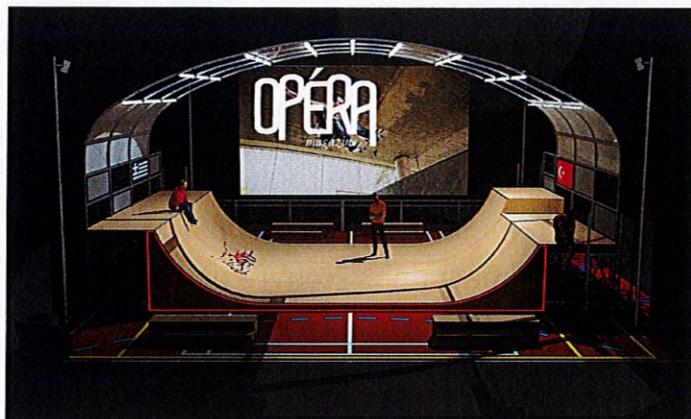


Jean-Philippe Clarac et Jakub Jozef Orlinski. © Marion Kerno



***Serse* de Haendel, dans une production de Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloëuil, sous la baguette de David Bates, et avec une distribution emmenée par la soprano Mari Eriksmoen et le contre-ténor vedette Jakub Józef Orliński : l'affiche réunie par l'Opéra de Rouen Normandie était une des plus alléchantes du printemps 2020. Covid oblige, il aura fallu attendre trois ans pour que le rideau se lève enfin sur le spectacle, avec un plateau vocal en partie modifié. L'occasion de remonter le temps jusqu'au 6 mars 2020, dans l'effervescence des premières répétitions, suivies par *Opéra Magazine*.**

Déville-lès-Rouen, à une quinzaine de minutes du centre-ville. C'est là, un peu à l'écart, que sont situés les ateliers de l'Opéra de Rouen Normandie, un immense entrepôt de 3 300 m² mis à disposition par la Région. Et c'est là que l'institution construit et stocke ses décors : ici, le sol sombre et imposant de *-l'Iphigénie en Tauride* signée Robert Carsen, présentée au Théâtre des Champs-Élysées, en juin 2019, en coproduction avec Rouen ; là, les caissons contenant le décor du *Tannhäuser* mis en en scène par David Bobée [...] ; un peu plus loin, la gigantesque toile que l'artiste Françoise Pétrovitch vient d'achever pour *L'Abrégé des Merveilles de Marco Polo*, œuvre contemporaine d'Arthur Lavandier [...]. « Et quand il ne construit pas nos propres décors, souligne fièrement Loïc Lachenal, le directeur de l'Opéra, l'atelier répond à des commandes et travaille pour d'autres maisons. Car nous sommes les seuls constructeurs de la région et nous avons acquis un savoir-faire qui incite bien des scènes à se tourner vers nous. Les bénéfices que nous en tirons viennent, bien sûr, alimenter notre budget de fonctionnement ».



Maquette du décor signé Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloeuil.

C'est là, au milieu des machines à découper et à assembler, et à côté des ouvriers qui s'agitent, qu'est installé le décor de la production de *Serse*. Il n'a pas été construit sur place, mais à Nuremberg, où le spectacle a été créé, en octobre 2018, sur le plateau du Staatstheater. Et alors que les metteurs en scène, Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloeuil (qui forment l'outil de production C&D > le lab), en ont impérativement besoin pour répéter, il ne peut trouver sa place dans aucune des salles de répétitions. Pas question, en effet, de se contenter d'un simple marquage au sol, comme cela se fait souvent. Pourquoi ? Parce qu'il ne s'agit rien moins que d'une véritable rampe de skateboard, sur laquelle les chanteurs et plusieurs skateurs professionnels vont évoluer. Construite en bois, supportée par une solide structure métallique, elle occupera toute la largeur de la scène et sera encadrée par des bancs, à l'avant et à l'arrière, qui prolongeront l'espace en plusieurs zones. On pourra s'y asseoir pour s'y reposer, ou en faire le tour en courant.

Skates, trottinettes et vélos

À quoi cette étonnante proposition dramaturgique correspond-elle ? « En fait, explique Jean-Philippe Clarac, lorsque le Staatstheater de Nuremberg nous a proposé de monter *Serse* – son directeur a pensé qu'après la succession d'*arie* du *Mitridate* de Mozart qu'

nous avons proposé à Bruxelles, en 2016, nous étions en mesure d'affronter un autre « *opera seria* » –, nous nous sommes demandé à quoi pouvait correspondre, à notre époque, cette « comédie romantique » surtout connue pour le fameux « *Ombra mai fu* ». *Serse* possède un statut un peu à part dans l'œuvre de Haendel, puisqu'il fait intervenir des éléments vraiment comiques. La réponse nous est venue en observant les skateparks de Bordeaux, ces lieux où les adolescents se montrent, pavanent, font les beaux, draguent, et dans lesquels les filles interviennent de plus en plus. Même si nous ne cherchons pas la transposition à tout prix, nous aimons que le monde extérieur s'immisce sur le plateau. Il nous a donc semblé évident que l'univers de fantaisie mis en musique par Haendel, où l'on ne respecte aucune exactitude historique et où la seule question qui compte, au fond, est celle de l'amour, trouverait un équivalent dans ces espaces, que l'on rencontre désormais dans toutes les villes d'Europe. Souvent évoqué dans les films de Gus Van Sant ou de Larry Clark, le skatepark est un endroit où l'on peut s'élancer, se laisser glisser, évoluer avec grâce, mais où l'on peut également chuter et se blesser, au sens propre comme au sens figuré. Tout n'y est, comme en amour, que question de rythmes et d'équilibre ».



Jakub Jozef Orlinski (Arsamene) et Jean-Philippe Clarac. © Marion Kerno

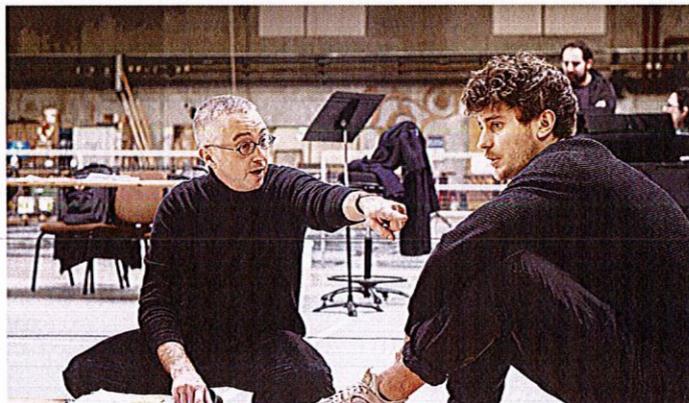
Des skateboards, soit, auxquels il faut en plus ajouter des trottinettes et des petits vélos BMX, autant d'accessoires roulants à travers lesquels s'expriment les passions. Mais *quid* des problèmes techniques ? Comment faire pour que ces objets ne fassent pas trop de bruit et ne dérangent pas la musique ? « Nous avons eu recours à des skateboards à roues molles, relativement silencieux, explique Jean-Philippe Clarac. Par ailleurs, ils servent principalement pendant les récitatifs, de manière à ne pas perturber les chanteurs pendant les airs ». Et quelle distribution pour se prêter au jeu ? « C'était une question essentielle, car il fallait des artistes jeunes et motivés pour se lancer dans l'aventure. À Nuremberg, la distribution était majoritairement issue de la troupe du Staatstheater. À Rouen, l'équipe est complètement différente. Lorsque Loïc Lachenal s'est décidé pour une coproduction, il a tout de suite pensé, pour le rôle d'Arsamene, à Jakub Jozef Orłowski, ce jeune contre-ténor polonais qui est aussi un fan de breakdance. Jakub est devenu une vedette, en partie grâce à une vidéo réalisée pour France Musique, lors du Festival d'Aix-en-Provence. On l'y voit interpréter un air de Vivaldi en short et en tongs... Cette vidéo a été partagée plusieurs millions de fois ! Puis Loïc a bâti une distribution à l'image de Jakub, c'est-à-dire aussi performante vocalement que prête à s'investir physiquement. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de transformer les chanteurs en champions de skate ! Ils n'auront que quelques figures à réaliser et ce sont surtout les professionnels qui feront le travail ».

Ce vendredi 6 mars est donc le premier jour des répétitions. Sous un pâle soleil d'hiver, l'équipe arrive en début d'après-midi, amenée par une navette qui vient du Théâtre des Arts. Il n'y pas encore grand monde. Le coronavirus fait des ravages et certains, surtout outre-Atlantique, hésitent à voyager. On sent d'ailleurs une certaine fébrilité envahir le directeur, qui s'affaire au téléphone pour prendre des nouvelles des uns et des autres. Heureusement, outre les metteurs en scène,

Jakub Jozef Orłowski est présent, ainsi que le baryton italien Biagio Pizzuti (1), qui interprète le rôle court, mais très comique, d'Elviro, le serviteur au centre de tous les quiproquos amoureux. Le premier, beau gosse au visage d'ange, bonnet roulé sur la tête, pantalon de jogging légèrement relevé pour laisser voir ses chevilles nues, ne faillit pas à sa réputation de garçon bien dans sa peau et dans son temps, à mille lieues du stéréotype du chanteur fragile et précautionneux. D'ailleurs, dès qu'il arrive, après s'être précipité sur un buffet plein de sucreries, de fruits et de boissons, destiné à redonner un peu d'énergie à l'équipe au moment des pauses, il se précipite dans la rampe pour essayer un skate et s'y laisse tomber !

À pleine voix

On commence. Contraints d'adapter les répétitions au planning des présences et des absences, les metteurs en scène entament avec un *duetto* Arsamene/Elviro. Il n'est pas nécessaire d'expliquer le principe général du spectacle, les chanteurs ont déjà eu suffisamment d'informations. Ce duo est une course-poursuite autour de la rampe de skate. Elle se fera à vélo, mais pour l'instant, celui venu d'Allemagne a un pneu dégonflé et il faut donc se contenter d'imiter la course. De même, les deux chanteurs sont censés se passer une plaque fixée au vélo par des aimants. Sur celle-ci figurent des inscriptions dans la langue de Goethe ; elles auront bientôt leur traduction en français.





Jean-Philippe Clarac et Jakub Jozef Orlinski
(Arsamene). © Marion Kerno

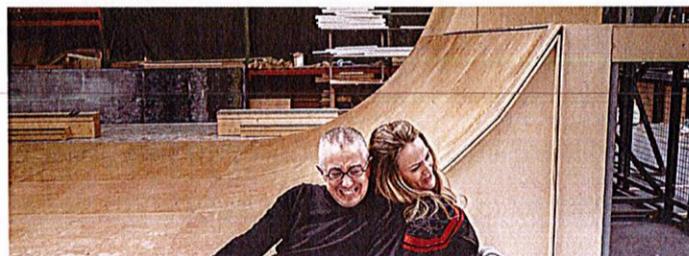
On passe à un *lamento* d'Arsamene. Et là, Jean-Philippe Clarac prend Jakub Jozef Orlinski à part, pour lui expliquer la situation. Il s'agit d'épancher son désarroi amoureux en s'allongeant sur le haut de la rampe, puis en jouant avec le skate, celui-ci devenant presque le confident auquel on révèle ses blessures. Le contre-ténor s'exécute. D'emblée, il chante à pleine voix, alors qu'en pareilles circonstances, la plupart se contentent de marquer, et l'éclat cristallin de son timbre résonne singulièrement dans cet environnement un peu brut. La première fois n'est pas encore la bonne. Jean-Philippe Clarac lui montre comment n'utiliser qu'une main pour tenir le skate, de manière à ce que le geste soit plus joli et plus poétique. Le chanteur reprend. Plus juste, cette fois. Il se coule rapidement dans le personnage. On voit tout de suite la sensualité, mais aussi la fragilité et la grâce qu'il saura lui apporter.

Lorsque vient la pause, son premier réflexe est d'allumer son portable pour consulter ses messages, mais je parviens néanmoins à lui poser quelques questions. Je lui demande d'abord quelle place il accorde à ce rôle d'Arsamene, qu'il chante pour la première fois en scène, et il me répond de manière cash, sans fioritures : « C'est un très beau personnage, avec une magnifique musique, mais il est trop aigu pour moi, et je suis obligé de transposer. En fait, c'est Alain Lanceron, le président de ma maison de disques (2), qui m'a persuadé de l'interpréter dans cette production, parce qu'il connaît mon goût pour les activités physiques. Il pensait donc que j'y serais à ma place. Je suis content de le chanter, mais je l'abandonnerai aussitôt après les représentations. » Quand on s'étonne de le voir prendre aussi peu de précautions, aussi bien avec sa voix qu'avec son corps, la réponse ne se fait pas

attendre non plus : « J'appartiens à une nouvelle génération de chanteurs sans doute moins frileuse que les précédentes. Je fais aussi de la danse, et j'ai été mannequin ; je suppose que mon rapport au corps n'est pas exactement le même. Pour ce qui est de la voix, je la crois suffisamment saine pour ne pas avoir à marquer. » Enfin, quand on l'interroge pour savoir s'il ne préférerait pas interpréter une musique plus contemporaine, il ne tergiverse pas davantage : « La musique contemporaine n'est pas toujours très bien écrite pour la voix, et elle demande beaucoup de temps d'apprentissage, mais certains, comme Philip Glass ou Nico Muhly, ont composé des œuvres que j'apprécie. Dans le futur, j'aimerais incarner Oberon dans *A Midsummer Night's Dream* de Britten, ou le Garçon dans *Written on Skin* de George Benjamin. »

Streertwear chic

Les répétitions reprennent. S'y joint, cette fois, la soprano norvégienne Mari Eriksmoen, que l'on a pu entendre, entre autres, en Pamina dans *Die Zauberflöte*, au Festival d'Aix-en-Provence, et qui interprète ici le rôle de Romilda, aimée à la fois par Arsamene et Serse, et cause de la rivalité entre les deux frères. Elle aussi a revêtu baskets et survêtement, et elle semble pressée de découvrir la rampe sur laquelle elle va évoluer (il faut préciser qu'en plus des répétitions scéniques, les chanteurs auront une heure de cours de skate par jour). Le premier morceau qu'elle répète est un duo avec Arsamene, qui se situe presque à la fin de l'opéra. On est dans le registre du dépit amoureux, avant la réconciliation générale.





Jean-Philippe Clarac et Mari Eriksmoen (Romilda). ©
Marion Kerno

Au départ, Jakub/Arsamene arrive en trottinette, au fond de la scène, et vient se planter devant Mari/Romilda, qui fait la tête. Les deux amants échangent quelques paroles acides, avant de traverser la rampe et de venir s'asseoir sur un banc à la face. Là, le dos à dos boudeur se termine vite en un contact physique, puis en une étreinte évoquant ces comédies -américaines dans lesquelles les personnages principaux, tels le chat et la souris, s'étrillent avant de tomber dans les bras l'un de l'autre, et dont la morale pourrait être résumée par la formule : « Lorsqu'il est pur, l'amour triomphe toujours ! »

Et, même en n'en voyant que les prémices, on comprend rapidement l'essence de ce spectacle, qui prendra sa forme définitive avec les costumes conçus, comme le décor, par les metteurs en scène eux-mêmes. « Une sorte de streetwear chic, prenant sa source dans des costumes XVIII^e, mais les traduisant à la mode d'aujourd'hui. Chaque personnage est associé à un animal et à un mot, brodés sur son costume. Serse, par exemple, est associé au requin et au désir ».

Ces costumes, il faudra attendre un peu pour les voir. Quand, dans une semaine, le décor trouvera sa vraie place sur le plateau libéré [...] et quand les chanteurs/skateurs seront suffisamment sûrs de leurs gestes pour les porter sans les abîmer. Alors naîtra sûrement une très rafraîchissante interprétation de Haendel, un spectacle qui fera croire que l'opéra peut être aussi crédible que le cinéma !

PATRICK SCEMAMA

(1) Le rôle d'Elviro sera tenu par Riccardo Novaro lors des représentations de mars 2023.

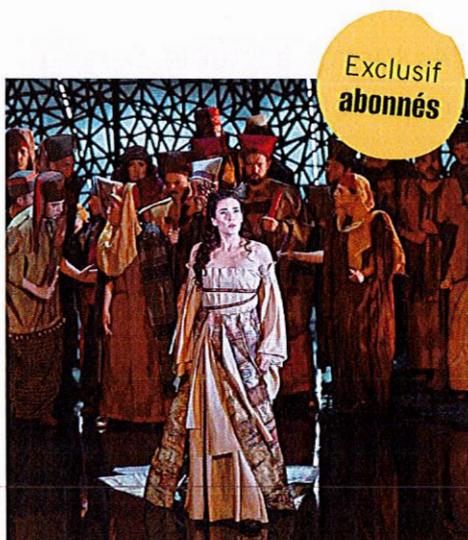
(2) Erato/Warner Classics.

Un reportage initialement publié en avril 2020, dans le n° 160 d'*Opéra Magazine*.

À voir :

Serse de Georg Friedrich Haendel, avec Jake Arditti (Serse), Jakub Jozef Orłowski (Arsamene), Cecilia Molinari (Amastre), Mari Eriksmoen (Romilda), Sophie Junker (Atalanta), Luigi de Donato (Ariodate), Riccardo Novaro (Elviro), sous la direction de David Bates, et dans une mise en scène de Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloëuil, à l'Opéra de Rouen Normandie, du 10 au 14 mars.

Pour aller plus loin dans la lecture



COMPTES RENDUS **Armide** de



COMPTES RENDUS

porte une robe à fleurs. Sans doute les deux héros doivent-ils ne pas se laisser enfermer dans les préjugés de leur époque...

Le reste est affaire d'accessoires : des paquets cadeaux pour l'anniversaire de Luisa, des fauteuils pour les pères, un cerf transpercé d'une lance, au moment de la chasse, une coupe pour le poison. La direction d'acteurs ne va pas, non plus, chercher midi à quatorze heures : le Comte Walter joue aux échecs le destin des uns et des autres ; Miller marche sur le plateau avec fébrilité, car les événements lui échappent ; les deux héros meurent en se tenant par la main... Les personnages qui représentent l'autorité ou la morgue s'en sortent le mieux : il leur suffit d'être là, et de s'imposer. Les autres, en revanche, semblent abandonnés à eux-mêmes. Rodolfo est interprété par un Gianluca Terranova qui va et vient sur le plateau, sans trop savoir quoi faire, et se frappe le front pour donner à voir son désarroi. La Luisa de Marta Torbidoni, elle, choisit plutôt le statisme, qui traduit à la fois la stupeur et la résistance intérieure de la jeune fille.

Cette conception sans surprise a, néanmoins, son ressort, et l'engagement vocal des chanteurs, dans l'atmosphère intime de l'Opéra de

Rennes, donne une belle énergie au spectacle. Quelles que soient ses limites scéniques, Gianluca Terranova est ainsi une bonne surprise : timbre ardent, ligne soignée, le ténor italien ne cherche pas l'effet et ne se réfugie jamais dans le sanglot. Son air « *Quando le sere al placido* » est un moment de chant suspendu, qu'on écoute pour lui-même.

L'engagement vocal des chanteurs, dans l'atmosphère intime de l'Opéra de Rennes, donne une belle énergie au spectacle.

Sa compatriote, la soprano Marta Torbidoni, est une Luisa vocalement séduisante, mais bien peu expressive, même dans les moments dramatiques, tel celui où elle écrit, sous la menace de Wurm, la lettre qui scellera son destin. Il y a là de l'éclat, du beau son, Luisa semblant, à la fin, entrer dans la mort comme une sainte, et non comme une héroïne tragique.

Lucie Roche, campant une Federica que Guy Montavon fait intervenir vieillissante, appuyée sur des cannes, s'empare de l'idée avec brio. La

mezzo française poitrine habilement, comme si elle venait de l'outre-monde, celui des machinations fatales.

Luisa Miller est, aussi, l'opéra des pères : les voix de la basse roumaine Cristian Saitta et du baryton italien Federico Longhi s'équilibrent fort bien quand elles s'affrontent, et donnent un réel soubassement au plateau. Enfin, Alessio Cacciamani, avec son timbre très noir, incarne le mal, en Wurm, sans avoir à se forcer.

Le Chœur d'Angers Nantes Opéra, la plupart du temps dans les coulisses, bouge très peu quand il est sur scène, mais chante avec aplomb. Il est vêtu de noir, ce qui n'engage à rien. Quant à l'Orchestre National des Pays de la Loire, il contribue à la plénitude de la représentation. Malgré des cordes un peu indécentes, Pietro Mianiti le dirige avec souplesse.

Une partie des percussions est installée dans une loge, au-dessus de la fosse, de manière à ne pas épaissir le trait et à faire entendre les bois, que Verdi traite avec beaucoup d'imagination. Signe que *Luisa Miller* n'est pas qu'une partition intermédiaire dans le cours de la carrière du compositeur, mais déjà un accomplissement.

CHRISTIAN WASSELIN

ROUEN
Théâtre des Arts,
10 mars

Serse
Haendel

Jake Arditti (Serse)
Jakub Jozef Orłinski (Arsamene)
Cecilia Molinari (Amastre)
Luigi De Donato (Ariodate)
Mari Eriksmoen (Romilda)
Sophie Junker (Atalanta)
Riccardo Novaro (Elviro)

David Bates (dm)
Jean-Philippe Clarac,
Olivier Deloeuil (ms/dc)
Rick Martin (l)
Julien Roques,
Benjamin Juhel (v)

En montant *Serse* (Londres, 1738), l'Opéra de Rouen Normandie affichait deux ambitions : familiariser son orchestre avec la musique baroque ; et amener un large public à un répertoire réputé élitiste, grâce à une mise en scène résolument contemporaine. Vu le triomphe aux saluts, devant des spectateurs nombreux, où l'on notait une proportion notable de jeunes, le second objectif a été pleinement atteint.

Il faut dire que les réalisateurs français Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloeuil, qui signent aussi les décors (un gigantesque skatepark) et les costumes (du streetwear chic), ont mis le paquet, en situant l'action dans la communauté des skaters. Ils ont recruté quelques jeunes Rouennais pour réaliser (en direct ou en vidéo) des numéros virtuoses – les chanteurs sont bien moins sollicités sur ce plan –, et leur donner la parole pour des micros-trottoirs, plutôt longuets, diffusés sur grand écran, avant chaque début d'acte.

Les intrigues de cœur, qui occupent l'essentiel du livret, acquièrent une fraîcheur inédite à être vécues par des ados, la projection de quelques

slogans forts (« *I Love Skateboarding* », « *Keep Calm and Try Again* », « *We Are Family* ») ponctuant leurs avancées amoureuses. Un amusant traitement façon sitcom, même si la gestuelle peine à se hisser à la hauteur de la complexité psychologique de la musique.

Avouons, aussi, avoir du mal à comprendre

Reste à voir si les jeunes attirés par le skate reviendront, un jour, assister à un opéra...

quelle peut être l'autorité de *Serse* sur cette communauté (où sa supériorité sur la planche est loin d'être manifeste !), d'autant que les surtitres, très modernisés et adaptés, évitent prudemment toute référence à sa royauté. C'est lui qui pâtit le plus de la transposition, car elle évacue complètement sa part de folie, pourtant sensible dans sa déclaration d'amour à un platane, comme dans l'épisode du pont construit sur la mer. Précisons, au passage, que celui-ci est coupé, comme maints récitatifs, plusieurs *da capo* et tous les chœurs.

Notons, quand même, deux jolies trouvailles visuelles : quand les skates disposés autour d'Arsamene, désespéré d'être séparé de Romilda, dessinent un cercueil imaginaire, puis forment l'arche sous laquelle passent, à la fin, les nouveaux époux.

S'agissant du premier objectif, la réussite est moins évidente. Nul doute que, sous la direction énergique du chef britannique David Bates, assis à l'un des deux clavecins, l'Orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie ait pris un certain plaisir à découvrir Haendel, voire ait progressé. Mais jouer sur des cordes en boyaux, s'adjoindre une trompette naturelle, un basson baroque et un théorbe – ici hors de propos – s'avère anecdotique, lorsque fait défaut un vrai travail sur le phrasé et la rhétorique musicale. Les morceaux filent trop souvent droit et fort, sans réelle caractérisation, ni développement dramaturgique à l'intérieur d'un air. Par ailleurs, le diapason moderne ne facilite pas la tâche aux chanteurs, pourtant tous rompus au style haendélien. Les dames sont celles qui s'en accommodent le mieux. Ainsi, la soprano norvégienne Mari Eriksmoen dessine



MARION KEIRNO

une ravissante Romilda, à la voix fine et bien conduite, aux *pianissimi* exquis, tour à tour virtuose, charmeuse et touchante dans ses accès de désespoir.

Atalanta, sa peste de sœur, profite de la voix charnue et sonore de la soprano franco-belge Sophie Junker, que n'effraie aucun suraigu. Moins gâtée par la partition, l'Italienne Cecilia Molinari gratifie Amastre de son mezzo vigoureux et de sa belle présence.

La situation est plus compliquée du côté des deux contre-ténors. Même entièrement transposé, Arsamene ne convient guère à l'alto délicat du Polonais Jakub Jozef Orlinski, avec plus d'un aigu crié, un *cantabile* encombré de maniérismes dans les airs lents, et une justesse souvent problématique. Son physique, sa

désinvolture en scène – il esquisse avec grâce quelques figures de breakdance, de BMX, voire de skate – et, disons-le sans détours, son statut médiatique suffisent, néanmoins, à lui assurer un triomphe.

Dans le rôle autrement périlleux de Serse, le Britannique Jake Arditti ne démérite pas, affrontant, avec une technique habile – sinon souveraine – et beaucoup d'énergie, une partie destinée au gosier surnaturel du castrat Caffarelli. Le *legato* est sans faille dans « *Ombra mai fu* » (malgré de bruyantes démonstrations de skate en fond), mais l'instrument sonne plus éprouvé dans la bravoure de « *Se bramate d'amar* », avec un aigu sous tension et un grave parfois sourd. Le flamboyant « *Crude furie* » le trouve plus à son af-

faire, traduisant bien le caractère névrotique du personnage.

Grand habitué d'Ariodate, Luigi De Donato semble un peu gêné par le diapason dans son premier air, tout en étonnant par une cadence abyssale jusqu'au ré grave. Pour autant, la rondeur de l'instrument et la bonhomie de l'incarnation convainquent pleinement, d'autant que « *Del ciel d'amore* » trouve la basse italienne parfaitement à l'aise.

Truculent Elviro, son compatriote Riccardo Novaro, au baryton mordant, complète ce plateau de qualité, qui s'amuse manifestement beaucoup dans cette mise en scène. Reste à voir si les jeunes attirés par le skate reviendront, un jour, assister à un opéra...

THIERRY GUYENNE

DÉCOUVREZ DU CONTENU EXCLUSIF : DES COULISSES AUX RENCONTRES AVEC LES ARTISTES...

 Lyrikmag

